

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE NOUVEL AN

NUMERO UNIQUE

PUBLIÉ PAR G. O. CORRIVEAU

LE NUMÉRO TROIS CENTINS

NOËL

Mélodie Religieuse.

U - ne clar - té mys - té - ri - eu - se de l'O - ri - ent s'é - lève et luit,
 Sur la ter - re si - len - ci - eu - se, Au sein des om - bres de la nuit. Puis on en - tend chan - ter les
 an - ges Et leurs in - vi - si - bles pha - lan - ges Ap - portent au monde é - ton - né La nou -
 vel - le d'un grand mys - té - re, No - ël Car le sau - veur est né. C'est fête au ciel et sur la
 ter - re, No - ël... No - ël... fé - te sur terre et dans le ciel; C'est fête au ciel et sur la
 ter - re, No - ël, No - ël..... fé - te sur terre et dans le ciel.

C'est l'heure où la Vierge Marie
 Fille de sang royal hébreu
 Dans une pauvre bergerie
 Donne le jour à l'Enfant Dieu.
 Mais de tout secours dépourvue
 Elle n'a qu'une crèche nue
 Pour reposer son premier-né
 Et contenter son cœur de mère.
 Noël ! car le Messie est né.
 C'est fête au ciel et sur la terre.
 Noël ! Noël !
 Fête sur terre et dans le ciel.

Vers celui que le ciel envoie
 Pour racheter le genre humain
 Les peuples, délirant de joie,
 Partout se mettent en chemin.
 Sous cette pauvreté profonde
 Qui cache le sauveur du monde
 Chacun adore, prosterné
 La volonté de Dieu le Père.
 Noël ! car le Messie est né.
 C'est fête au ciel et sur la terre.
 Noël ! Noël !
 Fête sur terre et dans le ciel.

Quel palais égale la crèche
 Où, par la Vierge emmaillottée
 L'enfant divin souffre et nous prêche
 La plus sublime humilité.
 Offrons l'encens, l'or et la myrrhe ;
 Jésus nous paye d'un sourire
 Qui présage à l'humanité
 La délivrance et la lumière.
 Noël ! l'esclave est racheté.
 C'est fête au ciel et sur la terre
 Noël ! Noël !
 Fête sur terre et dans le ciel.

SOUHAITS DE BONNE ANNEE 1887

A NOS LECTEURS.

La modestie de notre rédacteur nous autorise à faire grâce à notre clientèle d'une *présentation officielle* de sa digne mais humble personne. Nous en profitons pour présenter, de suite, nos généreux collaborateurs, parmi lesquels on reconnaîtra nos meilleurs plumes canadiennes, et nos nombreux annonceurs pour lesquels nous sollicitons le bienveillant encouragement qu'ils nous ont eux-mêmes donné.

Nous n'avons pas de programme à donner, notre journal parle de lui-même, et sa lecture en fait connaître le but.

Nous voulons amuser nos lecteurs et les renseigner sur les meilleures adresses des meilleurs marchands et industriels en tous genres. Nous espérons que le public nous aidera à réaliser une partie de nos désirs et toutes les espérances de nos annonceurs.

Dans tous les cas, et advenue que pourra, nous nous considérons déjà payé d'une moitié de notre travail, par le plaisir que nous éprouvons d'être les premiers à souhaiter à tous nos compatriotes : *une belle, bonne et heureuse année pour 1887 !*

LES FÊTES.

Le temps des fêtes approche.

C'est le temps le plus gai de l'année pour tous les âges, tous les caractères. Les enfants sont dans la jubilation, car pour eux, c'est la saison des présents, des étrennes.

Pauvres enfants, jouissez des plaisirs innocents de votre âge, laissez battre vos cœurs, caressez vos illusions et vos rêves dorés. Ne demandez pas de vieillir, assez tôt, hélas ! viendront les ennuis et les désenchantements de la réalité. Chantez, sautez, dansez, comme dit la chanson, fendez l'air de vos cris de joie, et ne devenez pas vieux avant le temps, car combien vous donneriez plus tard pour revenir au printemps de la vie ! Vous ne connaissez pas encore les cruautés de la vie. Vous ne savez pas où vous mènent ces douces illusions de votre âge, ne cherchez pas à le savoir. Regardez ceux qui ont parcouru une bonne partie du chemin de leur vie, regardez les rides de leur front, voyez comme les soucis, les déboires et les préoccupations de la vie, les deuils de la mort, le souvenir d'être aimés qui ne sont plus, jettent sur leur âme un voile de tristesse.

Après l'enfant, c'est l'homme religieux qui voit approcher avec le plus de contentement le temps des fêtes, car elles lui apportent des souvenirs, des impressions et des contentements plus désirables que les joies bruyantes

du monde. Il puise dans la méditation des sublimes mystères que l'Eglise célèbre en ces jours glorieux, les forces dont il a besoin pour supporter les ennuis et les misères de ce pauvre monde, pour remplir ses devoirs envers Dieu et la société.

Ce Dieu, fils d'ouvrier, ouvrier lui-même, qui se condamne volontairement à toutes les infirmités et les souffrances de l'humanité pour la sauver, offre le spectacle le plus grand, le plus touchant et le plus sublime que l'imagination la plus extraordinaire puisse inventer.

Quelle leçon d'humilité, de dévouement et de charité ! Quelle consolation pour le pauvre, pour l'ouvrier !

Pauvre humanité si misérable, si dégradée, il ne fallait pas moins que cela pour la relever et lui rendre sa propre estime ! Et plus le monde progressera, plus on comprendra la nécessité de marcher dans la voie tracée par le Christ. Là seulement on trouvera la solution des problèmes inquiétants que soulève l'activité humaine. Ah ! la société dans le monde entier ne serait pas tant bouleversée, les classes pauvres n'auraient pas besoin de tant s'agiter si les préceptes et les exemples du Christ étaient plus suivis. On ne verrait pas le riche mourir de gourmandise à côté du pauvre qui meurt de faim. La terre ne serait pas comme un désert où le souffle de l'égoïsme brûle et détruit tout. Le riche serait plus charitable et le pauvre plus résigné.

Aux heureux de ce monde le Christ ne cesse d'adresser des reproches sur leur dureté et aux pauvres il prêche la patience. Les uns et les autres ont besoin de leçons et d'exemples pour faire leur devoir.

Dans un temps où les classes ouvrières deviennent si puissantes on peut deviner ce qui arrivera le jour où les enseignements du Christ n'auront plus d'empire sur elles.....

J'avais l'intention d'écrire quelque chose de gai et je m'aperçois que j'ai fait un sermon. Mais aussi dans ce pauvre monde les ris et les pleurs, les roses et les épines, les joies et les douleurs sont tellement mêlés, qu'on passe facilement d'un sentiment à l'autre.

Espérons que la nouvelle année ne nous apportera que de bonnes choses sans mélange, qu'elle ne ressemblera pas, sous ce rapport, à ses devancières. Tâchons de nous la rendre propice en la recevant avec la plus grande politesse. Nous lui demandons pas de nous accorder tout ce que nous désirons, car quelquefois ce qui nous arrive vaut mieux. Non, prions-la de nous apporter dans les plis de sa belle robe tout ce qui est nécessaire pour être heureux. Pas plus que cela.

L. O. DAVID.

COLONISATION
LOTÉRIE.

Un homme haut placé en France, écrivait dernièrement à M. le Curé Labelle : " la colonisation est la seule chose nécessaire au Canada." Cette parole est d'une grande justesse. Aussi entretenons-nous les plus vives sympathies pour M. le Curé Labelle, l'âme du mouvement colonisateur en ce pays. Nous applaudissons fortement à l'idée qu'il a eue d'établir une loterie pour se procurer les fonds nécessaires à l'œuvre des sociétés de colonisation. C'est à ce moyen que l'on a eu recours en France, ces années dernières, pour l'avancement de la colonisation en Algérie, dans la Tunisie et les autres colonies, en autorisant la Loterie Algérienne, la Loterie Tunisienne et la Loterie Coloniale.

Le but est grand : il s'agit de venir en aide aux sociétés de colonisation de la province de Québec ; d'ouvrir à la colonisation d'immenses territoires encore inoccupés et de procurer des établissements à des milliers de familles pauvres. Il s'agit de coloniser notre *back country*, de multiplier nos établissements dans le nord, tant dans la vallée du lac St-Jean que dans celles de l'Ottawa et du lac Témiscamingue. Créons cent, deux cents, trois cents établissements nouveaux, et la prospérité du pays en croîtra d'autant.

Mais qui veut la fin, veut les moyens. Pour faire de la colonisation sur une grande échelle, le moyen ordinaire des souscriptions individuelles était tout à fait insuffisant. Quoique s'est occupé de cette question en est depuis longtemps convaincu. Bien peu de personnes, en effet, éprouvent le désir, ou sont en position de verser des milliers de piastres, pour changer une forêt vierge en une paroisse florissante, et ce sont précisément des milliers et des milliers de piastres que demande une pareille œuvre pour être menée promptement à bonne fin.

C'est toujours chose difficile de persuader à un homme d'aller prendre possession de la forêt, sans autre secours que celui de ses bras et de son énergie. Puis, quand une, deux, trois ou quatre familles, au bout d'un certain temps, sont venues se joindre au premier colon, que l'on a fait des défrichements de quelque étendue, et mis les routes dans un état plus ou moins praticable, tout n'est pas dit. Il faut un moulin, il faut une école, une chapelle, etc., etc., toutes choses que ce petit groupe qui veut s'accroître et prospérer ne peut se procurer s'il ne reçoit un aide puissant du dehors.

Si cet aide lui fait défaut, qu'on y réfléchisse bien, la nouvelle colonie ne sera pas seulement lente à prospérer ; beaucoup qu'elle aurait pu attirer, dans des conditions plus séduisantes, prendront plutôt le chemin des manufactures et ne connaîtront jamais le bien-être, l'indépendance de la vie agricole. C'est donc faire œuvre de philanthropie, comme de saine politique, c'est donc témoigner que l'on possède non seulement un grand cœur, mais une intelligence éclairée qui sait se rendre compte de la solidarité des intérêts dans la société, que de travailler au progrès de la colonisation.

M. le curé Labelle compte sur le patriotisme de tout ses compatriotes, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, pour l'aider dans cette grande œuvre.

Nous espérons que pas un de nos lecteurs ne manquera de répondre à l'appel du grand apôtre de la colonisation dans cette province.

P. E. GOUIN
 EPICIER DU
HAUT TON
 No. 702
 RUE STE-CATHERINE
 MONTREAL.

NOUVEL ÉTABLISSEMENT

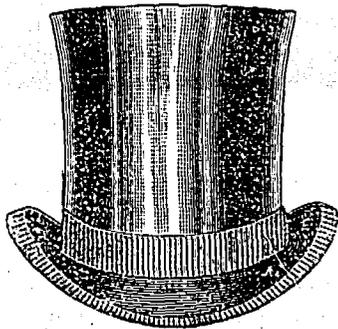
JOSEPH LAMOUREUX
 Marchand Tailleur

699 RUE STE-CATHERINE
 MONTREAL.

Draps et Tweeds de toutes sortes, etc., etc.

LORGE & CIE,

CHAPELIERS PARISIENS



CHAPELIERS PARISIENS

No. 21, RUE ST-LAURENT
 MONTREAL.

E. LEMIEUX.
 MARCHAND-TAILLEUR,
 No. 3, RUE ST-LAURENT,
 MONTREAL.

M. LEMIEUX a décidé de faire une réduction sur son stock de HARDÉS FAITES, afin de faire place aux marchandises du printemps.

N'oubliez pas l'adresse: No. 3, Rue St-Laurent, (près de la rue Craig.)

Une visite conviendra les plus inorédu, es.

ON DEMANDE

3,000 Dames, Demoiselles et Messieurs, bien disposés pour acheter des belles et bonnes Marchandises convenables pour les Fêtes de Noël et du Jour de l'An. On devra s'adresser au plus vite afin d'avoir le meilleur choix chez

Aug. S. LANGEVIN,
 Importateur et Marchand-Détailleur de
 MARCHANDISES SÈCHES,
 681, Rue Ste-Catherine,
 (Entre les rues St-André et St-Christophe),
 MONTREAL.

L. C. FERLAND
 Tourneur et Découpeur

MOULURES, TOURNAGE, BLANCHISSAGE, ETC.

304 - RUE CRAIG - 304
 MONTREAL.

Manufacturier de Sets de Salon, Canapés, Tables, Bibliothèques, Sideboards et Articles de Fantaisie
 EN GROS.

AU BON MARCHÉ!
 MAISON
LEFEBVRE & ARSENAULT
 591 Rue Ste-Catherine.
 Nous vendons pour argent comptant: C'est le secret DE NOS BAS PRIX!
 Enseigne du **LEON D'OR.**

LÉVEILLÉ & FRÈRE

MARCHANDS

D'ÉPICERIES,
 PROVISIONS,
 Vins et Liqueurs de choix,
 COIN DES RUES
 MIGNONNE ET AMHERST,
 MONTREAL.

Vins et Liqueurs, une spécialité pour les fêtes de Noël et du Jour de l'An.

C. A. LEVEILLE

Notaire et Commissaire

35 RUE ST. JACQUES 35
 MONTREAL

A à vendre à bon marché et à des conditions avantageuses près de

70 LOTS A BATIR

Sur la rue ST-GERMAIN, quartier Hochelaga, situés à côté de l'Eglise paroissiale et près du couvent, collège, du chemin de fer du Pacifique et des manufactures de coton, etc.

L'eau vient d'être posé dans la rue St.Germain.

A. LÉCOMPTE

FABRICANT DE

CHAUSSURES

POUR

MESSIEURS, DAMES ET ENFANTS
 EN GROS ET EN DETAIL

631 RUE STE-CATHERINE
 (Coin de la rue Jacques-Cartier)
 MONTREAL.

Les commandes de pratique une spécialité. Les réparations exécutées avec soin et sous le plus court délai.

J. HOMIER

**CHAPELIER &
 MANCHONNIER**

219 Rue ST-LAURENT

(FRÈS DU MARCHÉ), MONTREAL.

PETITES GRIFFES

Est-ce bien ma faute ou la vôtre si mon humeur est maussade? si je sens un besoin impérieux de griffer ce bon public, de lui jeter à la face une poignée de bonnes grosses vérités? Non, ce n'est ni votre faute, ni la mienne.

A la vue des travers que je remarque, je sens le besoin de critiquer, comme je rencontre chez d'autres sujets un penchant naturel à tout approuver. Ils sont portés à la louange naïve, béate et persistante; ils ne savent jamais regimber; tout pour eux, est parfait dans le meilleur des mondes possible. Cette sorte de gens est née pour végéter, croupir dans une ornière en société d'admiration abrutissante mutuelle! Laissons-la à son assoupissement et essayons de griffer quelques-unes de nos faiblesses.

* *

Vous êtes un grand garçon de 20 ans, vous sortez du collège où vous avez fait des études classiques complètes, c'est-à-dire que vous êtes piqué de latin, de grec, d'anglais et de trop peu de français. La grammaire, l'histoire, la géographie, la littérature, etc., etc., vous ont été enseignées avec plus ou moins de succès. Vous êtes prêt à vous lancer dans le monde (expression à double entente qui a du piquant). Votre éducation intellectuelle est (supposée) complète et je vous en félicite. Mais, où en est votre éducation physique? a-t-elle marché de pair avec votre éducation intellectuelle et morale? Hélas! non. Vos éducateurs ont oublié de cultiver votre physique en même temps que votre intelligence. Beaucoup—pas trop—de science et point d'hygiène!

Ils ont oublié qu'une intelligence saine ne se conserve, ne grandit que dans un corps sain.

Ce que je dis du collégien et du séminariste, je l'observe du simple écolier: tous sont laissés dans la plus lamentable ignorance des lois de la santé.

Après deux, quatre, huit et même dix années d'école, on ne connaît pas encore la valeur hygiénique de la température, des aliments, des vêtements, etc...

On connaît le cours des astres, on ignore celui de la vie. Quelle choquante anomalie!

On connaît des professeurs de grec, de latin, de philosophie: qui a jamais vu, au collège, la binette d'un professeur d'hygiène? C'est le *rara avis*, où il n'en fut jamais.

* *

Quel serait le résultat pratique d'une bonne éducation physique? La possession et la jouissance du plus grand de tous les biens: la santé.

Les grands fléaux de maladies contagieuses cesseraient d'affliger l'humanité. De plus, la

dyspepsie, la consommation et le rhumatisme seraient bientôt choses du passé.

On saurait boire, manger, respirer et se prémunir contre les influences atmosphériques. N'y a-t-il pas là de quoi réveiller le zèle de nos éducateurs? Un tel objet n'est-il pas digne de leurs efforts? Nous le croyons. Pères de famille, si vous voulez assurer à vos enfants une santé durable, ne les conduisez pas à l'école où l'hygiène n'est pas enseignée. Assurez-vous de leur éducation physique à la fois et intellectuelle. C'est leur droit et c'est aussi votre premier devoir.

* *

Vous allez dire: Qu'est-ce qu'un écolier, un collégien comprendront aux préceptes de l'hygiène?

Et je vous réponds: Qu'est-ce qu'un bébé de huit, douze ou dix-huit mois peut comprendre aux lois de l'équilibre et de la locomotion? Et cependant, ne lui enseigne-t-on pas à se tenir debout, à marcher et à courir? Est-il donc plus difficile de leur apprendre à manger, à boire et à respirer qu'à leur enseigner le pas, la course et la gymnastique?

"L'hygiène, c'est bon pour les médecins dont le devoir est de connaître les lois de la vie?"

Elle est bonne pour tous ceux qui veulent se porter bien. Elle est plus nécessaire, plus avantageuse et plus facile à apprendre que la lecture, l'écriture et le chant.

Combien d'années ne dépense-t-on pas à acquérir ces notions élémentaires d'instruction?

Ne trouveriez-vous pas ridicule et insensé l'instituteur qui vous dirait: gardez vos enfants, vous n'avez que faire de me les envoyer; attendez qu'ils étudient la médecine, alors je leur enseignerai à lire et à écrire. Et pourtant, c'est la position que vous prenez au sujet de la santé: "Mais je ne puis enseigner à mes enfants ce que je n'ai jamais appris, ce dont j'ignore le premier mot."

Alors exigez pour vos enfants ce que vous devriez regretter n'avoir jamais connu: une éducation hygiénique convenable. Après une constitution robuste, c'est le plus bel héritage que vous puissiez leur laisser.

* *

Quel triste lot que celui de locataire? Il passe sa vie à trainer ses pénates de droite à gauche et de gauche à droite. Montréal est la ville où l'on déménage le plus. Pourquoi? Parceque ses logements sont insalubres.

En général ses propriétaires sont des vampires qui spéculent non-seulement sur la bourse mais encore sur la santé du misérable locataire.

Nos maisons sont bâties à la diable, sur un terrain saturé de vidanges, émaillé de fosses fixes d'où s'échappent des miasmes infectes qui souillent l'air. Les canaux d'égoût communiquent directement avec la demeure

par cinq ou six bouches infectes. Un éleveur soucieux de ses intérêts n'y logerait pas son bétail et nous sommes obligés de nous en contenter. Il y a place à Montréal, pour une *société protectrice des locataires*, je l'appellerais la *commission des logements insalubres*.

A la prochaine élection municipale, j'exigerais de mon candidat qu'il s'engage à promouvoir la formation d'une telle commission. Et vous, lecteurs, vous joindrez-vous à moi?

* *

Connaissez-vous ce passant qui, à six heures et demi du matin, porte ses pas précipités vers un établissement quelconque où son devoir l'appelle? Oui, c'est l'ouvrier, celui que courtisent les démagogues politiques qui demain lui tourneront le dos, de mépris. Suivons-le, il arrive à l'atelier, se met gaiement à l'ouvrage qu'il poursuit activement et sans interruption—excepté une heure pour dîner—jusqu'à six heures du soir. Dix heures de dur labeur dans un milieu sale, enfumé, généralement humide, froid, étroit asphyxiant! de la maison insalubre, il est passé dans l'atelier malsain, est-il étonnant que sa santé s'altère en peu d'années? Est-il étonnant que ses enfants naissent faibles et rachitiques?

Ce qui me surprend, aussi, c'est qu'il n'ait pas encore exigé de ses adulateurs qu'ils remédient à ce désordre. N'a-t-il pas droit à sa part de lumière, de chaleur et d'air pur?

Mais, dira-t-on, il existe à ce sujet des lois très-sages. Oui, sur le papier, et nulles en pratique.

On connaît un inspecteur des bâtisses qui menacent ruine mais non de l'atelier qui prend notre santé. Voilà la situation, telle que l'ont faite notre ignorance et notre insouciance.

Riches propriétaires, entrepreneurs industriels, donnez à l'ouvrier un logement sain et un atelier salubre, et, vous constaterez les immenses avantages qui en résulteront pour vous autant que pour eux. Le loyer pèsera moins lourdement sur ses épaules et son travail sera moins débilitant. Ce que vous ne pourrez jamais trop priser, ce sera l'influence morale d'un milieu physiologique convenable. Ainsi dans les conditions que je viens de dire, l'ouvrier ne lèvera pas sur vous un regard d'envie, parce qu'il sentira moins vivement l'inégalité des conditions humaines. Au lieu de fréquenter les tavernes, il restera au logis, où régneront le confort, la paix et la gaieté, fille de la santé.

* *

—Allons! Buons à la nouvelle année?

—Non, merci.

—Et pourquoi non?

—Parceque si je bois à sa santé, elle ne s'en portera que plus mal; comme c'est nous qui remplissons l'année par nos œuvres, qui la faisons bonne, en un mot, soyons plus

**ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL
LE MONDE**

Politique, Commercial, Industriel, Littéraire et Agricole.

BUREAUX ET ATELIERS:

1050, rue Notre-Dame, Montréal.

Le journal *Le Monde* possède la plus grande circulation de toute la presse française de la Puissance.

LOTÉRIE NATIONALE

— DE —

COLONISATION

SOUS LE PATRONAGE DE

M. le Curé A. LABELLE

AU PROFIT DE

L'Œuvre des sociétés diocésaines de Colonisation

De la province de Québec.

Fondée sous l'autorité de l'Acte de Québec, 32 Vict. chap. 36.

PREMIERE SERIE

Gros Lot: Un Immeuble de \$5,000.00

Valeur des Lots - - - \$25,000.00

\$1.00 le Billet.

TIRAGE 20 AVRIL 1887

DEUXIEME SERIE

Valeur des Lots - - - \$7,500.00

Gros Lot: Un Immeuble de \$1,000.00

25c. le Billet.

TIRAGE: 15 JUIN 1887

Il est offert au porteur de tout numéro gagnant, de lui payer en argent le montant de son lot, moins une commission de dix pour cent.

Pour billets s'adresser au Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE,

No. 19, rue St-Jacques, Montréal,

CANADA.

**LA PRESSE
JOURNAL INDÉPENDANT**

PUBLIÉ A MONTRÉAL.

La plus grande circulation.

1887!

**Dernières Nouveautés en Articles de Fantaisie
POUR ÉTRÉNNES**

CARTES de NOËL et du NOUVEL AN du plus haut goût, PORTE-CARTES riches.

Cartes de visites imprimées à ordre à une heure d'avis,

Agendas de poche pour 1887,

Albums à Photographies,

Livres de Prières, nouveau genre de reliure capitonné,

Crayons et Plumes en or,

Compagnons de poche pour Messieurs et Dames,

Imagerie pieuse sur ivoirine le plus grand et le plus bel assortiment que l'on puisse trouver,

Albums d'Images pour enfants,

Pupitres pour Écoliers,

Livres d'Histoires illustrés,

BOITES A P-RFUM,

BOITES A GANTS et a MOUCHOIRS,

BOITES A OUVRAGES,

COFFRETS EN AÏER

avec serrure à combinaison pour bijoux,

Cartes peintes à la main avec souhaits de bonne année,

VENEZ VOIR! VENEZ VOIR!!

— A LA —

**NOUVELLE LIBRAIRIE
FLAVIEN J. GRANGER**

1699 RUE NOTRE-DAME 1699

(2me porte à l'Est de l'Eglise Notre-Dame),

MONTRÉAL.

LA PATRIE

Journal Libéral

Le Numéro 1 Cent.

L. N. DENIS

299½ rue St-Laurent

Peintures,

Tapisseries,

Ferronneries,

Fournitures de maisons

Etc. etc.

PRIX TRES REDUITS!

Nous sollicitons une visite.

L'ETENDARD

Journal Quotidien du Matin, du Midi et du Soir

37, rue Saint-Jacques, Montréal.

Impressions de toutes sortes exécutées promptement ET A BAS PRIX.

AU BON MARCHÉ

T. H. Mallette & Cie

COIN DES RUES

Dorchester et St-Constant

Profitent de l'approche du nouvel an pour remercier leurs nombreuses pratiques et le public en général de l'encouragement qu'ils en ont reçu par le passé, et les invitent à venir leur faire une visite à leur nouvel Etablissement

D'ÉPICERIES

Vins et Liqueurs

DE CHOIX!

QU'ILS VENDENT

A des Prix défiant toute compétition!

Les prix des quelques articles mentionnés ci-dessous vous donneront une idée de la vérité de nos avancés :

SUCRE BLANC GRANULÉ	6½c.
CASSONADE BLANCHE	5½c.
" JAUNE	5c.
FLEUR SUPÉRIEURE X X X 7lbs. pour	20c.
FLEUR D'AVOINE, 7lbs. pour	20c.
FLEUR PRÉPARÉE, B. & H.	22c.
RAISINS VALENCE	7½c.
CURRENTS	7c.
HUITRES FRAICHES, la pinte	30c.

Ainsi qu'un grand assortiment de RAISINS DE TABLES, NOIX de toutes sortes, BONBONS FRANÇAIS, CHOCOLAT à la Crème, etc. Au-dessus de cinquante sortes de BISCUITS détaillés aux prix des manufacturiers.

Les BIÈRES et PORTER nous viennent directement des Brasseries et nous les vendons à TRÈS PETITS PROFITS.

Le tout livré dans toutes les parties de la ville GRATIS.

Une visite obligera beaucoup

T. H. MALLETTE & CIE.,

522, DORCHESTER,

Coin de la rue St-Constant.

Autrefois coin des rues Lagauchetière et St-Constant.

FAITES FAIRE VOS IMPRESSIONS

L'Imprimerie Daigneault

698 RUE STE-CATHERINE 698

MONTRÉAL.

réservés et n'allons pas en gêner le début par nos extravagances.

Si tout le monde tenait ce langage, quelle révolution pacifique s'opèrerait dans notre société ! La joie des familles, l'accord des voisins, le confort du foyer, l'épargne ! tel serait le bouquet d'un pareille conduite. La dépense pour boissons inutiles et nuisibles varie annuellement, par famille, de vingt-cinq à quatre cents dollars ! Prenez une moyenne de deux cents dollars. Il n'en faut pas davantage pour assurer votre vie pour quatre à cinq mille dollars à quinze ans de tontine ! Il n'en faut pas davantage pour vous acheter une jolie propriété en moins de dix ans !

Il ne faut que cette légère épargne pour vous assurer une honorable aisance pour les jours froids de la vieillesse.

"Mais voulez-vous aussi, nous faire prendre un pledge ridicule ?" Oh que non : celui qui ne boit pas n'a pas à faire de promesse de tempérance.

"Il faut égayer un peu la misère....."

Oui, mais vous ne pourrez l'égayer en vous étourdissant. Mon bon, prenez votre femme et vos enfants et sortez, visitez les grands parents, les amis, prenez vos ébats, égayez votre misère, mais n'allez pas vous abrutir dans une ivresse avilissante.

"Au moins, vous prendrez un cigare ?"

Je m'en garderai bien. Un cigare vaut dix cents et je serais capable d'en fumer dix par jour, si je m'en croyais. Voilà un dollar volatilisé sans profit en quelques heures.

Ma parole d'honneur, si mon boss voulait me payer ma semaine avec des cigares au lieu d'argent, je serais fièrement insulté, et cependant à nous voir faire, il aurait raison d'être tenté d'agir ainsi. J'aime bien le vieux dicton qui peut s'appliquer aux fumeurs : "Selon la bourse gouverne ta bouche."

On dit que fumer pose un jeune homme, lui donne de l'aplomb : *Ça l'air indépendant*. Eh bien, ça n'a que l'air, car s'il existe un esclave, c'est bien le fumeur. C'est de lui qu'on peut dire : *le fumeur s'agite, le tabac le mène.....*

"Vous ne griffez pas celui qui mâche du tabac ?"

Non, parceque c'est un sujet trop dégoûtant, et puis, j'ai du respect pour mes lecteurs.

CARABIN.

MUSIQUE NOUVELLE!

VALSE CHANTÉE :

VALEZ, FOLLES.

ALFRED CHAVANEL.

En vente chez tous les Marchands de Musique.

Prix : 35c.

L'ABSOLUTION AVANT LA BATAILLE.

Le désert s'enfonçait bien avant dans les cieux.

Echangeant leurs pensers et leurs craintes entre eux,
Coupant les horizons qu'un horizon efface,
Calmes sous le soleil qui leur hâlaît la face,
Et secouant au vent la poudre des chemins,
Forts comme des Gaulois, fiers comme des Romains,
Cent braves s'avançaient, joyeux, front haut, stoïques ;
Leurs pieds meurtris prouvaient leurs courses héroïques.

Un soir brumeux et froid—arrachés brusquement
Aux caresses sans nombre, au long embrassement
De mères qu'effrayait la cliquetis des armes,
D'épouses qui baisaient, au milieu de leurs larmes,
Leur uniforme sombre et leurs humbles galons—
Ils avaient dû partir. Sans but et sans jalons,
Par un climat d'avril, par des neiges fondantes,
Le jour dans la prairie, et la nuit sous des tentes
Dont parfois la rafale ébranlait les sommets,
Ils gagnaient l'inconnu sans se lasser jamais.
Ils allaient, s'attardant quelquefois sur les routes,
Interrogeant l'espace et l'oreille aux écoutes,
Car la savane est grande et grands sont les déserts,
Et repartaient, de pluie ou de neige couverts
Sans vivres, sans souliers. Par moments la tempête
Crevant l'âpre nuage au dessus de leur tête
Et se répercutant dans les lointains échos,
Se dressait sur son aile et criblait leurs shakos ;
Mais que leur importait le vent et ses colères,
Ils se disaient, domptant les éléments polaires :
La vie est dure ici, mais la gloire est au bout.
Et si quelqu'un tombait, ils lui criaient : debout ! !

Jamais un mot de blâme et jamais de murmures !
Comme un chêne géant aux rugueuses ramures,
Ils restaient forts devant l'ouragan qui passait.
Que dis-je, à leur insu leur âme grandissait.
Et quand, malgré cela, parce que leur épée
Était encore vierge et n'était pas trempée
Dans le sang, dans ce sang peut-être où nos aïeux
Plongèrent si souvent leur glaive audacieux,
Ils eurent à subir un insulteur, un drôle,
Un vil menteur payé pour ternir l'auréole,
Dont la clarté sans tache éblouissait leur front,
—Eux qui devaient plus tard relever cet affront—
Jamais ces fiers enfants, un moment ne faiblirent.
Devant leurs pas hardis les routes s'aplanirent,
Sans que de leur pays le souvenir charmant
Ne vint leur apporter le découragement.

Maintenant le clairon sonne halte.

C'est l'heure
Où le zénith flamboie, où la terre qu'effleure
Un chaud rayon d'été par l'air pur attiédi
Offre sa lèvre vierge aux baisers du midi.
Le vieux Saskatchewan roulant ses flots sauvages,
Emplissait de rumeurs les bois et les rivages,
Et la plaine sans fin, dans les horizons bleus,
Étalait sa splendeur auguste sous les cieux.

Dien les avait conduits, seuls, à travers l'espace
Là, tandis qu'autour d'eux, comme un lion qui passe,
Et dont la voix grondante épouvante les airs,
Le peuple sanguinaire et fauve des déserts
Les guettait. Rien n'avait, pendant la route morne
Qui s'offrait au départ sans issue et sans borne,
De leur figure hâve et de leur front d'airain
Terni le caractère énergique et serein.
Ils sentaient qu'au delà de l'immense prairie,
Quelqu'un les regardait fixement, la patrie.
Pourtant une pensée amère torturait
Leur cœur, et quand les monts que le soleil dorait
De loin leur indiquaient les tours de Notre-Dame,
Quelque chose de grand s'éveillait dans leur âme.
Descendants de ces preux qu'Hébert de son burin
Exhume d'un passé sans tache et souverain,
Ils voulaient, eux aussi, de ces grands bois franches
Réveiller les échos au bruit de leur cartouches.

Ils voulaient recevoir leur baptême de sang.

Or, tandis qu'ils faisaient ce rêve éblouissant,
Qui leur ouvrait déjà le temple de la Gloire
Et burinait leurs noms au socle de l'Histoire,
Tandis que leur regard voyait dans l'avenir
Les drapeaux de Lévis à leur drapeau s'unir,

Riantes visions de longues nuits passées
A suivre lentement le cours de leurs pensées
Voilà que tout à coup du fond des bois touffus
Un murmure d'abord demi-vague et confus
Comme un bruissement d'algues vertes s'élève ;
Puis le son devient grave et profond, de la grève
Il monte et s'agrandit en se répercutant,
Et le soldat, bronzé par les soleils, entend
Une voix lui crier, foudroyante et terrible :
"Aux armes !"

L'ennemi, jusqu'alors invisible,
Que nul ne sent marcher et nul ne voit venir,
De ses taillis obscurs s'apprétaît à bondir.

Pas un mot, pas un cri, ni plainte, ni surprise.
Sentant battre du cœur sous leur étoffe grise,
Et voulant conserver sans tache leur blason,
Ils fixèrent, muets, l'insondable horizon.
Peut-être qu'au hasard quelques mains se pressèrent,
Que des pleurs à travers quelques cils se glissèrent,
Mais ce fut tout. Chacun comprit qu'en ce moment,
Le spectre de Montcalm, sous son granit dormant,
Se dressait, et qu'il ne faut pas que l'on soufflète
Par une lâcheté son glorieux squelette.
Le courage chez eux ne se refroidit point ;
Mais avant d'engager, la carabine au poing,
Et les haillons au vent, leur première bataille ;
Avant que dans les airs la sanglante mitraille
Eût sifflé, décrivant un arc-en-ciel de feu,
Leur dernière pensée ici-bas fut pour Dieu.
Car ces vaillants enfants, grandis dans les alarmes,
A leur brave aumônier présentèrent les armes,
Et, pareils aux roseaux souples des prés jaunés
Qui, lorsqu'un vent chargé de parfums inouis,
Passe en rasant le sol de son aile et se glisse
Léger comme un brouillard et frais comme un calice,
Se penchent sans effort, aspirant les senteurs
Qui s'échappent des flots, des feuilles et des fleurs ;
De même ces soldats, pour recevoir du prêtre
Le signe du pardon et le dernier peut-être
Courbèrent leurs fronts nus au soleil d'or brunis,
Et mirent un genou en terre.

O mon pays !
Le sang de tes aïeux gonfle encor tes artères,
Et tes fils d'aujourd'hui sont dignes de leurs pères !
Un siècle de repos n'a pas pu le rouiller
Ton glaive, et les rayons qu'il faisait scintiller,
Eblouissent encor nos ardentes prunelles.
Tes batailles d'hier ont déployé leurs ailes,
Et toutes, accourant au son de leurs tambours,
Soufflent dans nos clairons l'esprit des anciens jours.
O mon pays, tu sais allier au courage
Ta foi, ce don divin, ce splendide héritage
Que trois cents ans vaincus, mais de gloire remplis,
Nous ont transmis intègre et si pur dans leurs plis.
Et quaud revient encor la lugubre mêlée,
Quand sous les cieux, la mort, livide, échevelée,
Volligeant au dessus des sombres bataillons,
Dans leurs rangs épaissis trace d'affreux sillons,
Tu sais, ô mon pays, devant qui l'on s'incline :
Devant le Dieu de Jeanne et le Dieu de Bouvine,
Devant Celui qui fixe et règle les combats,
Tu sais te prosterner le jour où tu te bats.

Le prêtre alors leva sa main de pardon pleine :

Ego vos absolvo, dit-il.

Et de la plaine

Pendant qu'il prononçait ces paroles qui font,
Mystère auguste et saint, tomber du ciel profond
La clémence divine en céleste rosée,
Monta comme un encens vers la voûte irisée.

On eut dit qu'une haleine ineffable passait,
Et les grands bois perdus où le jour se berçait,
Et le flot déferlant sur le sable, et la feuille,
Et tout ce qui fleurit, chante, vole ou s'effeuille,
Et les monts et la brise et la plaine et les cieux
Saluèrent cette aube étrangère pour eux.

Et, comme une mystique et légère bruite,
Sur les soldats, baissant leur front sur leur poitrine,
Et que l'astre du jour de lumière inondait,

Lentement le pardon suprême descendait.

Puis quand le ciel se fut refermé sur leur tête,
Troublant de ces déserts la profondeur muette,
Et de l'ombre, porté sur les ailes du vent,
On entendit ce cri formidable :

En avant !

GONZALVE DESAULNIERS.

Théodore Vigeant

AUTREFOIS VIGEANT & JETTE

Informe ses pratiques et le public en général qu'il continu seul les affaires de la dite société, et c'est la raison pour laquelle il offre, d'ici au premier janvier, toutes ses marchandises à moitié prix.

Ainsi ceux qui veulent se procurer de jolis cadeaux de Noël et du Jour de l'An trouveront un assortiment complet

d'Horloges, Montres,

Bijoux de toute sorte,

Articles de Toilette,

Articles de Fantaisie,

ETC., ETC.

Une visite est respectueusement sollicitée et tous seront convaincus des bas prix.

N'oubliez pas l'adresse :

THEODORE VIGEANT,

No. 1199, RUE ONTARIO,

(2me porte de la rue Beaudry)

MONTREAL.

FAITES USAGE DE L'EAU MINERALE ST-LEON

Cette Eau est la plus extraordinaire de toutes les Eaux Minérales du continent; ceci est prouvé par l'analyse qui en a été faite par les autorités médicales du Canada et des Etats-Unis. Voyez l'opinion des médecins distingués suivants :

Québec, 7 septembre 1884.

Comme je connais par une expérience de plusieurs années les propriétés curatives de l'Eau St-Léon, je certifie qu'elles sont efficaces pour la Dyspepsie, Rhumatismes, Fièvres Scarlatines et la Rougeole. J'ai aussi guéri plusieurs cas d'Epilepsie existant depuis longtemps et si parfois le choléra faisait irruption en Canada je me servais des Eaux Minérales de St-Léon comme remèdes.—A. ROWAND, M.D., Médecin du Port de Québec.

Montréal, 15 juin 1884.—D'après l'expérience directe que nous avons déjà des Eaux Minérales St-Léon, ces Eaux seraient d'une utilité incontestable dans les maladies suivantes : Rhumatismes, Dyspepsie, Hémorroïdes, Paralysie, Maladies du Foie, de la Peau et la Goutte.—S. LACHAPELLE, M.D.

Rédacteur en chef du "Journal d'Hygiène"

Et Membre du Bureau de Santé pour la Province.

Cette Eau prodigieuse est en vente pour la modique somme de vingt-cinq centins le gallon, et en gros et en détail par

LA COMPAGNIE DE L'EAU ST-LEON,
No. 4, CARRE VICTORIA.

A. POULIN, Gérant.

N. B.—Pour la Dyspepsie, ou Mauvaise Digestion, cette Eau doit être prise après chaque repas, et à jeun pour la Constipation.

ALFRED A. VALLIQUETTE
IMPORTATEUR DE
NOUVEAUTES

2032 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

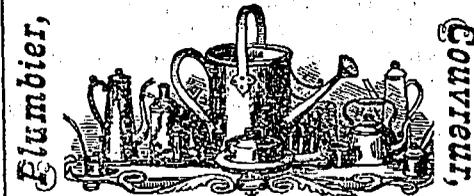
St. Jean et Frère
ATELIER + D'ORLOGERIE

553 RUE STE-CATHERINE 553
MONTREAL.

Assortiment complet de Montres et de Bijouteries.

LOUIS LANDRY

FERBLANTIER.



POSAGE

D'Appareils à Gaz
et à Chauffage

No. 653, RUE STE-CATHERINE,

(Entre les rues St-André et Jacques-Cartier),

MONTREAL.

MONTAGE des POELES

ET

REPARATIONS DES TUYAUX A L'EAU

UNE SPECIALITE.

Toujours en magasin USTENSILES DE CUISINE.

M. LANDRY apportera un soin particulier pour la pose de SKY'LIGHT.

R. McNichols
PHARMACIEN

597 RUE STE-CATHERINE 597
MONTREAL.

Remèdes, Produits Chimiques, Savons, Parfums, Huiles, Pommes, Brosses, Eponges, etc.
Soin particulier donné aux Prescriptions de Médecins et Recettes de Familles.

ALPHONSE BRAZEAU

Importateur et Marchand de

TABAC, CIGARES, ETC.

EN GROS ET EN DETAIL

47 RUE ST-LAURENT, Montreal.

Toujours en magasin les meilleurs Cigares importés directement de la Havane, Cigares "Domestiques", Pipes en Ecume, Porte-Cigare et Porte-Cigarette de toute sorte, etc.

Attention ! Attention !

POUR LES

FETES de NOEL et du JOUR DE L'AN

UN ASSORTIMENT COMPLET DE

MELANGES ASSORTIS

DE 9 A 15 CENTS

CHOCOLAT DE 15 A 20 CENTS

Bonbons Français

DE 12 A 13 CENTS lb.

BIJOUTERIES EN SUCRE

de toutes sortes et d'un grand choix chez

P. GADOUA

Confiseur en Gros

63 & 65 RUE ST-ANDRÉ

MONTREAL.

DAVID RUEL

MARCHAND

D'EPICERIES

COIN DES RUES

DUBORD & SANGUINET

MONTREAL

A le plaisir d'informer ses pratiques et le public en général qu'il vient de faire une réduction générale à l'occasion des Fêtes.

On trouvera à ce magasin le meilleur choix

D'Epicerie,

Vins, Liqueurs,

Provisions, etc.

Et tout ce qui concerne les besoins de familles dans ce genre de commerce.

Toute ordre sera servi avec la plus stricte attention, et les effets portés à domicile.

Une visite est respectueusement sollicitée.

DAVID RUEL,

LES TROIS FLEURS DU GRAND MONT

Qu'est-ce?... Qui marche à pas de loup dans la cour de la ferme, à cette heure ?

Du haut du ciel, encore noir, une grande étoile regarde.

—Où vas-tu donc, petite Annette, toute seule, de si grand matin ?

—Vous le savez bien, belle étoile, puisque vous êtes l'œil du bon Dieu ; je m'en vais cueillir un bouquet, un beau bouquet, pour l'enfant Jésus.

—Quoi ! si matin ! petite Annette. Tout dort encore au village : la fermière dans son lit, le valet de charrie dans la grange, les chevaux dans les écuries, les grands bœufs dans les étables, le chien de garde dans son chenil, le coq au milieu de ses poules, la cloche dans la tour de l'église, les petits oiseaux sous les feuilles, les fleurs elles-mêmes sur leur tige, et derrière la montagne le soleil. Rentrez et recouchez-vous.

—Non, je dois être ici tantôt pour accompagner les chèvres, et je vais auparavant, bien loin, bien loin, chercher un bouquet, un beau bouquet pour l'enfant Jésus. C'est aujourd'hui qu'on le fête à l'église. Les filles qui vont à l'école doivent toutes lui offrir des fleurs, et le curé leur a dit qu'à celle qui donnera les plus belles l'enfant Jésus sourira. Moi, je ne vais pas à l'école et je n'ai pas beau jardin pour y cueillir de belles fleurs, comme les autres ; mais c'est égal : je veux donner aussi un beau bouquet, à l'enfant Jésus.

Et elle marche à pas de loup sur ses pieds nus, de peur d'éveiller le coq, qui éveillerait le chien, qui éveillerait le garçon de charrie et la fermière, qui lui crieraient : " Petite Annette où vas-tu de si grand matin ? "

Elle passe devant le poulailler : le coq soulève un peu la tête, entr'ouvre le bec et se rendort. Elle passe devant le chenil : le chien de garde remue sa chaîne, la reconnaît, et se rendort. Le valet de charrie dans la grange et la fermière dans son bon lit entendent, dans une sorte de rêve, la porte de la basse-cour qui s'ouvre et se referme à petit bruit, et ils continuent à ronfler.

La voilà dehors, et elle court, vite, vite, sur le chemin qui mène tout droit au grand mont.

—Que vas-tu faire par là, petite Annette ?

—Les fleurs du jardin de la fermière sont bien belles, oh ! oui, bien belles ; mais elles ne sont pas à moi. Les fleurs de la prairie, celles qui croissent au bord des sentiers, sont bien jolies, oh ! oui, certe ; mais gens et bêtes marchent dessus. Je vais tout au haut du grand mont. Là, bien sûr, il y a des fleurs qui n'appartiennent à personne, et qui sont les plus belles du monde, puisqu'elles croissent près du paradis.

Et vite, vite, sur le chemin qui mène tout droit au grand mont, elle court, la petite Annette.

Tandis qu'elle monte d'un côté, l'aurore, qui se lève de l'autre, vient éclairer son doux visage, empourpré par le feu de la course.

—Déjà dehors ! petite Annette. Où vas-tu ? semble lui dire l'aurore.

—Je vais au haut du grand mont cueillir un bouquet, un beau bouquet pour le petit enfant Jésus.

La brise piquante du matin, soulevant ses cheveux dorés, l'entoure d'une joyeuse aurore en même temps que sous ses longs cils elle met une larme brillante.

Elle gravit la roche escarpée, foulant sous ses pieds nus tantôt la bruyère humide, tantôt le sentier rocailleux.

Aux lueurs de l'aube matinale, mille petites fleurs brillent à ses yeux ; En voilà de blanches, et de roses, et de bleues, et de couleur d'or. Et toutes, dans leur calice, ont une goutte de rosée, un diamant.

—Voici des fleurs, petite Annette, plus qu'il n'en faut pour vingt bouquets.

—Non, les chèvres les ont foulées ; les pasteurs montent jusqu'ici. J'en veux de plus rares et plus belles pour le petit enfant Jésus.

—Courage donc ! petite Annette ; monte plus haut sur le grand mont.

La montée devient plus rude, et le rocher se montre à nu. Où sont les mille fleurs de tantôt ? Plus de fleurs. Quel chemin aride !

—Oh ! quel bonheur ! se dit Annette ; ce mauvais chemin, c'est le bon. C'est celui qui conduit au ciel. Au haut du grand mont, c'est tout près. C'est là que je trouverai des fleurs, de belles fleurs pour l'enfant Jésus.

Et elle monte, la petite Annette, elle monte toujours l'après sentier.

Plus de sentier maintenant ; plus de bruyère, plus de mousse. Un roc tout nu, des pierres glissantes. Elle se traîne sur ses genoux. La voilà presque au sommet.

—Où sont les belles fleurs, Annette, les fleurs que tu cherchais ici ?

Rien, n'est-ce pas ? tu ne vois rien ?

* * *

Les petites filles de l'école sont toutes levées, maintenant. Dans le jardin, avec leurs mères, elles cueillent les fleurs par brassées et en forment de gros bouquets. Tantôt elles iront à l'église. N'entends-tu pas leurs cris joyeux ? Et toi, tu n'as pas même une fleur.

—Si ! si ! en voilà une là-haut.

Elle s'aide des pieds et des mains, et bientôt la fleur est cueillie. Une petite fleur blanche et simple, blanche et simple comme sa foi.

—Bien, très bien ! petite Annette. Première fleur pour l'enfant Jésus !

Ses petits pieds sont fatigués, ses petites mains sont roidies ; mais l'espoir brille dans ses yeux. Elle monte, elle monte encore.

—Ah ! voilà une fleur en bouton.

Symbole d'espérance, Annette.

Deuxième fleur pour l'enfant Jésus.

Elle monte encore, elle monte toujours : deux fleurs, ce n'est pas assez pour faire un bouquet de fête à l'enfant Jésus, qu'elle aime tant. Encore un effort, un dernier. La sueur découle de son front ; ses ongles s'émoussent sur la pierre ; elle y déchire ses petits pieds.

La voilà au haut du grand mont.

Au milieu d'un buisson d'épines, une belle fleur brille à ses yeux ravis. Une belle fleur d'un rose tendre, emblème d'un amour ingénu. Elle s'élançe... Une épine fait jaillir le sang de son doigt. La fleur rose est devenue pourpre ; la fleur rose est couleur de sang.

—Couleur de charité, Annette. Troisième fleur pour l'enfant Jésus.

Joyeuse, elle l'ajoute aux autres. Enfin, elle a son bouquet. Il est bien beau ! Sourira-t-il, le petit enfant Jésus ?

Tout heureuse, elle va redescendre, quand elle entend une douce voix :

—Où vas-tu, petite Annette ? Laisse-moi voir ce beau bouquet.

Un bel enfant est près d'elle, un bel enfant aux yeux d'azur,

Est-ce le soleil qui, par derrière, entoure sa tête de rayons ?

—N'est-ce pas, dit-elle, qu'il est beau ? Je l'ai cueilli pour l'enfant Jésus.

—Donne-le moi, petite Annette. L'enfant Jésus l'aura toujours. C'est moi qui le lui offrirai.

Et ses yeux brillaient de désir.

—Et moi donc, que lui donnerai-je ? Non, cher petit ; vraiment, je ne puis pas.

—Donne-le moi, petite Annette.

On eût dit qu'il allait pleurer.

—Ne pleure pas, dit-elle, tiens, porte-le à l'enfant Jésus.

Et de son œil tombe une larme dans la belle fleur rouge de sang.

O précieuse goutte de rosée ! plus rien ne manque au beau bouquet.

—Merci, merci, petite Annette.

Et le bel enfant a disparu.

Joyeuse et triste à la fois, Annette s'en revient du grand mont.

Tout est réveillé au village : coq, chiens, chevaux et grands bœufs, valet de charrie et fermière. Les oiseaux gazouillent dans les arbres, la cloche sonne dans la grande tour, dans le ciel clair monte le soleil.

La petite Annette est rentrée, et la fermière n'a rien vu.

—Petite Annette, petite Annette, il est temps de te lever !

La cloche sonne à grande volée ; les filles de l'école, toutes pimpantes et leurs beaux bouquets à la main, se rendent deux à deux à l'église.

—Fermière, laissez-moi aller voir offrir les beaux bouquets à l'enfant Jésus !

—Va donc, et hâte-toi, petite Annette. Elle court, elle entre à l'église.

—Oh ! les beaux bouquets que voilà !... Et le sien donc, où est-il ?...

Tous les beaux bouquets sont offerts. Ils sont là, déposés au pied de l'autel. Le sien n'est pas avec les autres. L'enfant Jésus n'a pas souri.

—A ton tour, Annette, approche, lui dit une douce voix.

—Moi, je n'ai rien, murmure-t-elle, rouge de confusion.

—Approche donc, petite Annette, approche, dit la douce voix.

Elle avance toute honteuse, elle n'ose lever les yeux.

—Regarde, dit la douce voix.

—Eh quoi ! c'est lui, lui, sur l'autel, le bel enfant aux yeux d'azur !

Est-ce le soleil qui, par derrière, entoure sa tête de rayons ?

Non, les rayons partent de lui-même ; c'est le petit enfant Jésus.

Dans sa main droite, au lieu de sceptre, il tient trois fleurs.

Une blanche, une bleue qui s'entr'ouvre, et une rouge, couleur de sang. Sur celle-ci brille une larme.

Foi simple, espérance naïve, amour de Dieu et du prochain.

Ce sont les trois fleurs du grand mont.

—Oh ! vois donc, vois, petite Annette, Jésus te regarde et te sourit !

ANDRÉ LE PAS.

—A partir du 1er janvier 1887, *Le Monde* publiera des illustrations tous les jours, des gravures de circonstances. Ne pas oublier que c'est le seul journal français quotidien qui publie des illustrations.

Au jour de l'an les villages et les villes
Tressaillent d'allégresse et de bonheur.
Partout les jeunes gens les jeunes filles,
S'échangent leurs souhaits avec ardeur ;
Souhaits accompagnés d'une caresse.
Le vieillard lui-même, près du tombeau,
Bénit la Providence, et, avec ivresse,
Salut ce jour comme le plus beau.
C'est bien légitime, et non sans raison ;
Mais il ne serait pas juste, peut-être,
D'oublier que MM. Massicotte et Frère
Vendent l'eau minérale St-Léon
Au numéro 217 rue Ste-Elizabeth.

Les progrès de Montréal.

Les Européens qui sont habitués à voir leurs villes grandir lentement et mettre des siècles à agglomérer dans leurs murs une population suffisante pour leur donner une importance commerciale ou géographique, sont tout surpris de voir les villes américaines, naître, grandir, se développer, s'épanouir et compter des centaines de mille habitants en moins de temps qu'il n'en faut pour la naissance, le développement et l'épanouissement d'une génération d'hommes. Comme le champignon que, un beau matin, on a trouvé déjà épanoui sur un coin de terre où, la veille, il n'y avait que de maigres brins d'herbe, les grandes villes américaines ont surgi dans l'existence et ont ébloui les yeux par leur magnificence et leur population avant qu'on ait pu même se rendre compte qu'elles étaient nées.

Montréal n'a peut être pas tout à fait suivi le programme américain ; nos voisins de la grande république nous reprochent d'être lents, de ne pas avoir de *go-ahead* autant qu'eux. Ils ont peut-être un peu raison, et nous aimerions à leur répondre que *chi va piano, va sano*. Et cependant, ce qui est lent et procrastination pour les citoyens des Etats-Unis, paraît encore de la vitesse vertigineuse à nos cousins d'Europe.

Le recensement de Montréal, en 1881, lui donnait une population de 140.000 habitants ; aujourd'hui elle n'en a pas moins de 200,000 ; le recensement, entrepris si à propos par le conseil de ville, dira de combien elle dépasse ce chiffre.

A la fin de l'année dernière, M. l'échevin Grenier désespérait de trouver dans les ressources ordinaires du budget municipal l'argent suffisant pour faire face à une dépense supplémentaire de \$50,000 par année. Eh bien, au 30 novembre, nous avons déjà une augmentation de recettes sur les recettes totales de 1885, de \$145,000 et on nous prometait, avant la fin de l'exercice, de porter cette augmentation à \$250,000 ; or, comme la taxe est de 1 pour cent sur la valeur, cela nous représente une augmentation de \$25,000,000 dans la valeur de la propriété foncière, pendant l'année.

L'achèvement du Pacific Canadien et le trafic que ce chemin de fer apporte à notre port, la diminution des péages sur les canaux et l'énergie, l'entreprise de nos négociants ont augmenté notre importance commerciale et financière dans des proportions non moins grandioses.

En 1885 notre port a été fréquenté par 629 navires, tant vapeur que voiliers, jaugeant ensemble 683,854 tonneaux ; et en 1886, il a reçu la visite de 702 navires jaugeant 809,699 tonneaux, soit une augmentation de 73 navires et de 125,845 tonneaux de jauge.

Veut-on savoir le progrès accompli dans le même espace de temps par nos institutions financières et nos corporations industrielles ? Consultons la cote de leurs titres à la bourse, le 2 décembre 1885 et le 2 décembre 1886 :

BANQUES :	2 Dec. 1885	2 Dec. 1886	AUGMENTATION POUR CENT.
Montréal	200	238	38
Peuple	74	99	15
Molson	123	143	20
J. Cartier	67	70	3
Marchands	114	129	15
Ville-Marie	82	100	18
Hochelega	80	100	20
COMPAGNIES :			
Richelieu	57	66	9
Ch. Urbains	120	245	125
Gaz	193	221	28
Cie de cot. H.	95	140	45

Soit une augmentation moyenne de 33 pour cent !

L'augmentation de notre commerce s'évalue encore par un excédant de \$2,750,000 dans les recettes de la douane de Montréal, par augmentation variant de 25 à 33 pour cent dans les recettes des chemins de fer qui desservent notre ville ; et l'augmentation de notre industrie peut être appréciée par tout le monde, en constatant le nombre de nouvelles manufactures érigées, l'augmentation du nombre des ouvriers employés dans nos fabriques et, malgré l'augmentation énorme de notre population, le petit nombre d'ouvriers sans travail.

Le nombre des maisons construites cette année est plus considérable que le total des cinq dernières années.

La valeur de la propriété foncière a augmenté en certains quartiers, de 25 à 50 pour cent, mais pour prendre une moyenne générale, on peut s'arrêter au chiffre de 20 pour cent.

Tout compte fait, je suis tenté de revenir sur ce que je disais au commencement de cet article, à propos de la lenteur de nos progrès ; je suis persuadé que, si nous continuons pendant quelques années à progresser dans les mêmes proportions, nous n'aurons rien à envier aux villes américaines et que, en l'an de grâce 1900, la population de Montréal dépassera 500,000 habitants.

J. MONIER.

L'EGLISE DU VERRE D'EAU.

I

Par une brillante soirée d'Espagne de l'année 1815, le vieux curé de San-Pedro, village à quelques lieues de Séville, rentra, bien fatigué, dans sa maison, où l'attendait la senora Margarita, digne et septuagénaire gouvernante. Quelque misère que l'on soit habitué à voir chez les Espagnols, on ne pouvait s'empêcher de remarquer le dénuement qui régnait au logis du bon prêtre. D'autant plus que je ne sais quelle prétention au bien-être y faisait ressortir encore davantage la nudité des murs et la pénurie des meubles. Dona Margarita achevait de préparer, pour le souper de son maître, une assez petite assiette d'olla podrida, où ne se trouvaient, à vrai dire, malgré la sauce et le nom pompeux du ragoût, que les restes du dîner, assaisonnés et déguisés avec le plus de talent possible. Le curé huma de toutes ses narines le met alléchant, et dit :

— Dieu soit loué, Margarita, voici une olla podrida qui fait venir l'eau à la bouche. Par San Pedro ! mon camarade, tu dois réci-

ter plus d'un chapelet en action de grâces de trouver un pareil souper chez ton hôte.

A ce mot d'hôte, Margarita leva les yeux et vit un étranger qu'amenait le curé. Le visage de la gouvernante se décomposa subitement et prit une étrange expression de colère et de désappointement. Le regard qu'elle jeta sur l'inconnu brilla comme un éclair et se reporta sur le curé, qui baissa les yeux et dit à voix basse, avec la timidité d'un enfant qui redoute les semonces de son père :

— Bah ! quand il y a pour deux il y a toujours pour trois ! et tu n'aurais pas voulu que je laissasse mourir de faim un chrétien qui n'a pas mangé depuis deux jours.

— Sainte Vierge ! Quel chrétien ! C'est plutôt un brigand !

Et elle sortit en murmurant des paroles bourruces.

L'hôte du curé, durant cette scène peu bienveillante, demeura debout et immobile près du seuil de la porte. C'était un homme de haute taille, à demi-vêtu de haillons, couvert de vase et dont les cheveux noirs, les yeux étincelants et la haute carabine ne devaient inspirer, en effet, qu'un intérêt médiocre et des suppositions peu rassurantes.

— Faut-il m'en aller ? dit-il.

Le curé répondit :

— Jamais celui que j'abrite sous mon toit n'en sortira chassé ; jamais il n'y sera le mal venu. Mettez là votre carabine, disons le *Benedicite*, et à table.

— Je ne quitte jamais ma carabine. Comme dit le proverbe castillan : *Deux amis, c'est un ; ma carabine est ma meilleure amie ; je vais la garder entre mes jambes*. Car si vous voulez me laisser dans votre maison et ne m'en faire sortir que poliment et lorsque je le voudrai, il en est d'autres qui peuvent songer à m'en faire sortir malgré moi et peut-être les pieds devant. Or sus, à votre santé et mangeons.

Le curé de San-Pedro était certes un homme de bon appétit, mais il demeura en extase devant la voracité de l'étranger, qui, non content de humer plutôt que d'avaler l'olla podrida presque entière, vida l'outre et ne laissa rien d'un énorme pain qui devait bien peser dix livres. Tandis qu'il mangeait voracement, il jetait autour de lui des regards inquiets ; on le voyait tressaillir au bruit le plus insignifiant, et le vent ayant tout à coup fermé violemment une porte, cet homme sauta sur sa carabine et l'arma, comme prêt à vendre chèrement sa vie. Remis bientôt de cette alerte, il reprit sa place à table et recommença son repas.

— A présent, dit-il, encore la bouche pleine, il faut mettre le comble à votre bonne réception. Je suis blessé à la cuisse, et voilà huit jours que ma plaie n'a été pansée. Donnez-moi quelques vieux chiffons, ensuite je vous débarrasserai de moi.

Je ne cherche point à me débarrasser de vous, répliqua le curé. Je suis un peu chirurgien, et vous n'aurez pour vous panser, ni la maladresse d'un barbier de village, ni des linges insuffisants et malpropres. Vous allez voir.

Disant cela, il tira d'une armoire un trousseau où rien ne manquait ; il s'apprêta, les manches relevées, à remplir les fonctions de chirurgien. La plaie de l'étranger était profonde : une balle avait traversé la cuisse du malheureux, et, pour qu'il continuât à marcher, il lui fallait une force et un courage plus qu'humains.

— Vous ne pourrez jamais vous remettre

en route aujourd'hui, dit le curé en sondant la blessure avec une satisfaction d'artiste amateur. Il faut passer ici la nuit; une nuit de repos réparera vos forces, diminuera l'inflammation, permettra aux chairs de se désensifer...

Il faut que je parte aujourd'hui, sur l'heure, interrompit brusquement l'étranger. Il y en a qui m'attendent avec un soupir douloureux; et il y en a qui me cherchent, fit-il avec un sourire farouche. Voyons: avez-vous achevé votre pansement? Bon! me voici à l'aise et léger comme si je n'avais pas de blessure. Donnez moi un pain; payez-vous de votre hospitalité avec cette pièce d'or, et adieu.

Le curé repoussa la pièce avec mécontentement.

—Je ne suis pas un hôtelier, et je ne vends pas mon hospitalité.

—Comme vous voudrez et pardon. Adieu, mon hôte. Disant cela, l'inconnu prit le pain que, sur l'ordre de son maître, et en rechignant, avait apporté Margarita, et l'on vit bientôt sa haute taille disparaître à travers le feuillage du bois qui entourait la maison ou plutôt la cabane du curé.

Une heure après, une vive mousqueterie se fit entendre, et l'étranger reparut sanglant, blessé à la poitrine et pâle comme un mourant.

—Tenez, dit-il en présentant au curé quelques pièces d'or; mes enfants... dans le ravin... près de la petite rivière...

Il tomba; des gendarmes espagnols entrèrent la carabine au poing, et n'éprouvèrent aucune résistance de la part du blessé, qu'ils garrottèrent étroitement. Après quoi ils permirent au curé de poser un appareil sur la large plaie du malheureux. Mais en dépit de toutes les observations qu'il alléguait sur le danger d'emmener un homme si gravement blessé, ils ne placèrent pas moins leur prisonnier sur une charrette.

—Bah! bah! dirent-ils, qu'il meure de cela ou de la corde, son affaire n'en est pas moins bien assurée. C'est le fameux brigand José!

José remercia le curé par un léger signe de tête. Ensuite il demanda un verre d'eau, et comme le curé se penchait vers lui pour approcher le verre d'eau de ses lèvres:

—Vous savez, lui dit-il d'une voix mourante.

Le curé répondit par un signe d'intelligence.

Quand le convoi se fut éloigné, le vieux curé, malgré les observations de Margarita, qui lui représentait longuement les dangers et l'inutilité de sortir ainsi la nuit, traversa une partie du bois, se dirigea vers le ravin, et y trouva, près du cadavre d'une femme tuée sans doute par quelque balle perdue des gendarmes, un enfant à la mamelle, et un petit garçon de quatre ans, qui tirait le bras de sa mère pour l'éveiller, car il la croyait endormie...

Vous pouvez juger de la surprise de Margarita, lorsqu'elle vit revenir le curé avec deux enfants.

—Saints et saintes du paradis! que voulez-vous faire de cela, monsieur?... La nuit? Nous avons à peine de quoi vivre, et vous ramenez deux enfants! Il faudra donc que j'aille mendier de porte en porte, pour vous et pour eux! et qu'est-ce que ces enfants? un fils de vagabond, de bohémien, de brigand, de pis peut-être! Je suis sûre qu'ils ne sont pas seulement baptisés.

En ce moment l'enfant au maillot se mit à crier.

—Et comment allez-vous faire, monsieur le curé, pour nourrir cet enfant! car nous n'avons pas le moyen de payer une nourrice. Il faudra employer le biberon, et vous ne savez pas les mauvaises nuits que cela va me donner. Sainte Vierge! Il ne paraît pas plus de six mois! Heureusement que j'ai un peu de lait ici: il n'y aura qu'à le faire chauffer.

Et, oubliant son mécontentement, elle prenait l'enfant de dessus les bras du curé, elle le berçait, elle lui donnait des baisers; et, s'agenouillant près du feu, tandis qu'elle caressait l'enfant d'une main, de l'autre elle attisait les charbons, et faisait chauffer un vase plein de laitage.

Une fois le plus petit garçon rassasié, couché et endormi, l'autre eut son tour. Tandis que Margarita le déshabillait et lui préparait une espèce de lit provisoire à l'aide d'un manteau du curé, le brave homme racontait à sa gouvernante où et comment il avait trouvé les enfants et de quelle façon on les lui avait légués.

—Cela est bel et bon, fit Margarita; mais le tout est de savoir comment nous les nourrirons eux et nous.

Le curé ouvrit l'Evangile et lut à haute voix:

“Quiconque aura donné seulement à boire un verre d'eau froide à l'un des plus petits, comme étant de mes disciples, je vous le dis et je vous en assure, il ne perdra pas sa récompense.”

—Amen, répondit la senora Margarita.

Le lendemain, le curé fit enterrer le corps de la femme trouvée près du ravin, et récita pour elle les prières des morts.

II

Douze années après, le curé de San-Pedro, qui n'avait pas moins de soixante-dix ans, se chauffait au soleil devant la porte de son logis. On était en hiver et c'était la première fois, depuis deux jours, qu'un rayon de soleil se montrait à travers les nuages. Près du curé, un jeune garçon de onze à douze ans lisait à haute voix le breviaire du curé, et portait de temps à autre un oeil d'envie sur un jeune homme de seize ans, robuste, grand, nerveux, et qui travaillait activement à la culture d'un petit jardin, dépendant de la pauvre maison du curé, Margarita devenue aveugle, écoutait.

En ce moment, le bruit d'une voiture se fit entendre, et le petit garçon jeta un cri de joie.

—Oh! le beau carrosse, le beau carrosse! En effet, une voiture magnifique venait de Séville; elle s'arrêta devant la maison du curé. Un domestique richement vêtu, s'approcha du vieillard, et lui demanda un verre d'eau pour son maître.

—Carlos, dit le curé, au plus jeune des petits garçons, donne un verre d'eau à ce seigneur, et joins-y un verre de vin, s'il veut bien l'accepter. Va donc vite.

Le seigneur fit ouvrir la portière de sa voiture et descendit: c'était un homme d'une cinquantaine d'années.

—Ces enfants sont-ils vos neveux? demanda-t-il au curé.

—C'est bien mieux: ce sont mes enfants... mes enfants d'adoption, bien entendu.

—Comment cela?

—Je vais vous le compter, car je n'ai rien à refuser à un grand seigneur comme vous;

et puis, pauvre et vieux, inexpérimenté du monde, j'ai besoin d'un bon conseil pour savoir de quelle manière assurer le sort de ces deux jeunes garçons.

Et il conta l'histoire des enfants, l'histoire que l'on a lue plus haut.

—Que me conseillez-vous de faire? demanda-t-il après avoir terminé son récit.

—Des enseignes aux gardes du roi; et pour qu'ils tiennent leur état de maison convenablement, il faudra leur assigner une pension de quatre mille ducats.

—Je vous demande un conseil et non des plaisanteries, sénor.

—Et puis, il faudra faire rebâtir votre église, et à côté de l'église nous mettrons une jolie cure. Une belle grille de fer viendra fermer tout cela. Tenez, j'en ai le plan dans ma poche; vous convient-il? L'on donnera à l'œuvre complète le nom d'*Eglise du Verre d'Eau*...

Que signifie?... Que voulez-vous dire? Quels souvenirs vagues? Ces traits... Cette voix...

—Cela veut dire que je suis don José della Ribeira, et que j'étais, il y a douze ans, le brigant José: je me suis évadé de prison. Les temps sont changés, et de chef de voleurs, ils m'ont fait chef de parti. Vous avez été mon hôte, et vous avez servi de père à mes enfants. Qu'ils viennent m'embrasser; qu'ils viennent donc, ajouta-t-il en tendant les bras aux jeunes gens qui s'y jetèrent.

Et quand il eut fini de les embrasser longuement, étroitement, à diverses reprises, avec des larmes, des mots confus, des exclamations entrecoupées, il tendit la main au vieux curé.

—Eh bien! n'acceptez-vous pas l'église du Verre d'Eau; mon père?

Le curé se tourna vers Margarita, et, vivement ému, il dit:

“Quiconque aura donné seulement à boire un verre d'eau froide à l'un des plus petits, comme étant de mes disciples, je vous le dis et vous en assure, il ne perdra pas sa récompense.”

—Amen, dit la vieille femme, qui pleurait alors de joie, au bonheur de son maître et de ses enfants d'adoption, et qui pleura ensuite du chagrin de les quitter.

Un an après, don José della Ribeira et ses deux fils assistaient à la bénédiction de l'église San-Pedro du *Verre d'Eau*, l'une des plus jolies églises des environs de Séville.

S. HENRY BERTHOUD.

—Ne pas oublier que les plus belles fourrures sont en vente chez Lefrançois Frère, coin des rues Ste-Catherine et Amherst.

HISTOIRE DE VOLEURS

Il y avait ces jours-ci à Irlington, près Londres, un couple vénérable, à qui les ans avaient multiplié la sagesse.

Lorsqu'ils furent unis, il y avait beaucoup d'histoires de brigands du temps passé qu'on accumulait au foyer dans les récits du soir, ces histoires, grossies par la tradition comme les ruisseaux qui viennent de loin et qui reçoivent des petits suppléments tout le long de la vallée, ne se perdaient jamais.

On racontait encore, comme si c'était arrivé hier, les stratagèmes de voleurs hardis accomplis il y a mille ans; on disait comment

S. ST-MICHEL, FILS,
 MARCHAND
D'ÉPICERIES,
 VINS ET LIQUEURS DE CHOIX,
 728 RUE STE-CATHERINE 728
 (Coin de la rue St-Hubert), - - - - MONTREAL.

M. S. ST-MICHEL a le plaisir d'inviter ses nombreuses pratiques et le public en général à venir lui faire une visite à l'occasion des fêtes, car il a décidé de faire une réduction sur toutes ses marchandises.

JOSEPH DAGENAIS
 MARCHAND-ÉPICIER
 Vins, Liqueurs, Provisions, Vaisselle
 1062, 1064, 1066, rue Ste-CATHERINE
 MONTREAL.

Toujours en main un bon assortiment des meilleurs *Lard, Jambons, Fromage, Poissons, Sel, etc. Thé et Beurre une Spécialité.*
 Les commandes seront remplies promptement.

A. F. BELLEAU & CIE.
 IMPORTATEURS DE
Quincaillerie, Peintures,
 HUILES, VERNIS,
 VITRES, etc., etc.
No. 652
 RUE STE-CATHERINE
 MONTREAL.

LE LOUVRE
R. GOHIER & CIE
 Vous trouverez un assortiment complet des Hautes Nouveautés de la saison
 A DES PRIX QUI DÉFIENT TOUTE COMPÉTITION.
 Le public est invité à venir examiner nos MARCHANDISES
 AVANT D'ACHETER AILLEURS.
 N'oubliez pas le MAGASIN DU LOUVRE,
R. GOHIER & CIE
295, RUE ST-LAURENT
 Coin de la rue Mignonne, MONTRÉAL.

C. E. THIBAUT
 IMPORTATEUR DE
 Nouveautés, Merceries, Articles de fantaisie
 ET BONNETERIE D'ENFANTS.
 Spécialité: Articles de Modes, Corsets et Gants
 563 Rue Ste-Catherine, MONTREAL.

CIGAR PARLOR
 PAR
A. DESPATIE
 910 RUE STE-CATHERINE
 MONTREAL.

TABAC, CIGARES,
 CIGARETTES DE PREMIER CHOIX,
 EN GROS ET EN DETAIL.

J. B. L. ROLLAND
 MARCHAND DE
CHAUSSURES
 99 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.
 Toujours en magasin un assortiment de Chaussures de première classe à très bas prix.

P. LAMY & FRERE
 IMPORTATEURS DE
MARCHANDISES SECHES
 ET DE NOUVEAUTES
 No. 233, Rue St-Laurent
 MONTRÉAL.
 UN SEUL PRIX.
 Un Tailleur de première classe est attaché à l'établissement.

J. URGELE RIVET
 MARCHAND-ÉPICIER
VINS, LIQUEURS,
PROVISIONS, ETC.
 Coin des Rues Ontario et St-Dominique
 MONTREAL.
Lard, Jambons, Fromage, Poissons, etc.
 THÉ ET BEURRE A BON MARCHÉ.
 FOIN, PAILLE et GRAINS de toutes sortes pour la commodité des pratiques.

DU NOUVEAU!
 DEMANDEZ LE NOUVEAU CASQUE POUR DAMES
LE SULTAN
 Quelques chose de très nouveau et très élégant
 — FABRIQUÉ PAR —
LEFRANÇOIS FRERES
 Coin des rues Ste-Catherine et Amherst.
 ASSORTIMENT CHOISI DE
FOURRURES, PALETOT, MANTEAUX, CASQUES, MANCHONS
 etc., en grande variété.

J. B. ALARIE
 MARCHAND DE
Meubles: autres Fournitures pour Maisons
 208, RUE ST-LAURENT, 208
 (EN FACE DU MARCHÉ)
 MONTREAL.
 J. B. ALARIE continuera, comme par le passé, à acheter toutes sortes de MEUBLES et DIVERS ARTICLES NEUFS et de SECONDE MAIN à des prix raisonnables.



ils se cachaient dans un tonneau, dans une armoire, mais surtout sous les lits. Dans les anciennes histoires, le dessous des lits était le rendez-vous cher aux assassins. Ils dormaient parallèlement à leur victime et sortaient à minuit pour couper le cou.

Aussi ne manquait-on pas après les histoires débitées, et avant de se coucher, de visiter toute la maison, les tonneaux, les armoires, les soupentes; c'était un jeu de cache-cache avec les voleurs du passé, et surtout on regardait avec une lampe jusqu'au fond du dessous de lit.

On se couchait tranquille.

Nous avons encore, vu de notre temps chez un bon nombre de familles pratiquer cette recherche, qui permettait de constater que la bonne ne balayait pas sous les meubles, et de la gronder le matin.

Quand aux voleurs, ils avaient pris l'habitude de ne jamais se placer dans un endroit aussi surveillé, et il y a longtemps qu'ils ne s'installaient plus d'avance chez leur victime et ne venaient qu'au moment.

Donc notre ménage d'Irlington, qui va bientôt célébrer ses nocés d'or, avait conservé la tradition antique de visiter le dessous du lit avec soin avant de s'exposer à dormir, et aussi on avait continué pendant cinquante ans à ne découvrir que la poussière cachée.

Ils étaient philosophes, car la sagesse vient avec l'âge, et un soir ils calculèrent combien ce quart d'heure de recherche leur avait coûté de temps et de peine depuis un demi-siècle: s'était couché trente-six mille et cinq cents fois par terre à plat ventre pour voir, et n'avaient rien vu, quoiqu'ils eussent usé au moins neuf mille chandelles.

En admettant que cette visite minutieuse n'eût employé qu'un quart d'heure en moyenne, sans compter le temps de se brosser, c'est sept cent cinquante journées de douze heures, soit plus de deux ans complets sur leur cinquante ans de séjour ensemble qu'ils avaient passés à chercher sous le lit en vain.

Capital énorme; car le temps c'est de la monnaie et en plus de deux ans de travail à 12 heures par jour tous les jours, on amasserait une vraie fortune, surtout par un travail aussi pénible et aussi consciencieux. Néanmoins, après ces réflexions, comme c'étaient des gens de routine et de tradition, ce qu'on avait toujours fait ils continuèrent à le faire en vain, en disant: Ce n'est pas à notre âge qu'on change.

Or, jugez de leur joie ces jours-ci, les deux époux qui se résignaient à continuer l'inspection étaient à peine à plat ventre, ce qui est rude pour les vieillards, qu'ils distinguèrent très nettement sous un sofa le brigand cherché en vain depuis cinquante ans.

Il était là étendu, faisant le mort, et quand la bougie lui eut ébloui les yeux, le laron qui était, comme l'on pense, un naïf, sortit tout penaud jurant qu'il ne savait pas que depuis tant de siècles la cachette était éventée et il les supplia de lui permettre d'aller se faire pendre ailleurs.

Cette attitude toucha les vieux.

Ils étaient si ravés de n'avoir pas perdu plus de deux ans de leur existence conjugale et d'avoir eu raisons de persévérer, qu'ils supplièrent le voleur qui leur causait cette joie d'accepter des gâteaux, on le bourra, on on le remercia, on alla à la cave, on lui fit boire un muscat extra-fin: "C'est moi-même qui l'ai préparé, disait l'épouse."

Le voleur était si surpris qu'il n'aurait pas, il avait peur qu'on veuille lui donner la colique, mais quand il vit le maître et la maîtresse trinquer avec lui, il reprit de l'expansion, et fut heureux d'avoir couronné la vie de ce vieux couple par une aussi agréable surprise.

Ils retrouvaient deux années de leur vie, et ils lui firent accepter une somme d'argent, s'ils avaient été plus riches, ils lui eussent fait une pension pour ne les avoir pas assassinés.

Heureux couple, heureux voleur, heureuse tradition.

BONNE MORALE

Que de choses il fera bon, à l'heure de la mort, d'avoir fait toute sa vie!

Un quart d'heure d'oraison prosterné représentera dans cinquante ans plus de deux ans d'amour de Dieu à douze heures par jour! et cette prière empêchera le diable de triompher à l'heure de notre mort.

—Le Pellerin.

RÊVE DE FIANCÉE.

Ne m'ont ils pas dit, que, maintenant, la première fillette venue, qui sort du couvent, a déjà des idées fort nettes sur le placement de sa petite personne et calcule avec une lucidité merveilleuse les chances de profit et de perte qu'offre cette spéculation!

Voilà ce qu'ils pensent ou feignent de penser sur leur future épouse. Dans quel monde, en vérité, ces gens-là vivent-ils?

Moi, je m'étonne tout au contraire de l'aveuglement candide avec lequel la plus charmante des filles épouse un vilain sot de l'espèce de ces deux philosophes.

Pauvre chère petite! oser dire qu'elle combine et calcule, alors qu'en réalité elle est la dupe de toutes les illusions; alors qu'elle paye son erreur d'une vie entière de chagrins, et que, le plus souvent, elle n'a même pas conscience de la cause imprévue qui la rendit folle un moment.

N'est-ce pas, mignonne, que je dis vrai?

Le fameux soir où madame votre mère murmura derrière son éventail:

—Fillette, comment trouves-tu ce grand, jeune homme qui boit un verre de punch, là-bas, près de la fenêtre?

Ou bien vous avez éclaté de rire au nez de votre chère maman, ainsi que le comportent les mœurs actuelles, et vous vous êtes écriée:

—Oh! par exemple, mais c'est un baliveau, ce jeune homme!

Ou bien, tourmentant le bouton de votre gant, devenu rebelle tout à coup, vous avez murmuré:

—Je ne sais pas... Il n'est ni bien ni mal. Dieu qu'il fait chaud!

Eh bien, mon enfant, pourquoi avez-vous répondu ceci plutôt que cela?

Vous ne vous le rappelez plus; le petit caillou qui causa l'avalanche vous échappa absolument.

Ne cherchez pas, ce serait peine perdue: ce petit caillou, c'était en effet moins que rien: un bout de moustache, un nœud de cravate, une allure... pas même une grâce; une simple étrangeté.

N'en soyez pas confuse! Cela prouve tout simplement que vous étiez, à cette heure,

très disposée à l'hallucination. On oublie trop qu'il y a des tam-tam chinois tellement sensibles qu'ils laissent échapper tout un concert, lorsqu'une mouche vient les heurter en passant.

Pauvre petite bête, ce n'est ni par malice, ni par amour de la musique, assurément; c'est par hasard.

Les fiancés sont comme la mouche, mais vous ne leur persuaderez jamais que leur seul mérite est d'avoir heurté le tam-tam au moment opportun. C'est pourtant l'exacte vérité, dans l'immense majorité des cas.

Eh! mon Dieu, pour un homme, le mariage n'est qu'un des événements de la vie et même un des petits, parfois. Pour une jeune fille, c'est l'événement, la grande métamorphose... C'est un soleil splendide qu'elle a sans cesse devant les yeux. Quelqu'un passe devant ce soleil; tout naturellement, il y a mirage, éblouissement; ce quelqu'un prend des proportions fantastiques: ce n'est plus un homme c'est un héros... Le tam-tam éclate, le cœur bondit, le poème commence, et fouette cocher.

C'est la chose du monde la plus simple et la plus aisée à comprendre.

Et une fois que ce poème est commencé, on pare son héros, on l'enveloppe de son cœur, on lui souffle son âme et bientôt, grâce à cette hallucination délicieuse, la dernière trace de réalité s'évanouit; si bien que les défauts d'un fiancé peuvent sauter aux yeux de tous sans que la pauvre fille en soit le moins du monde inquiète: elle en chasse l'évidence, comme un peintre chasse un grain de poussière qui viendrait se poser sur le portrait qu'il peint. Bien mieux, les obstacles eux-mêmes ne font que stimuler l'ardeur poétique de la pauvre femme.

Les mères ont une tendresse particulière pour leur enfant chétif ou mal bâti. Pareillement, on s'obstine à poursuivre un rêve dont on vous a signalé le ridicule... On dortote son petit boiteux, que voulez-vous! on s'attache à lui, on se passionne...

Est-ce qu'on ne s'élançait pas d'autant plus haut dans l'imaginaire que la réalité est plus plate et plus prosaïque?

Est-ce que le rêve aurait une raison d'être s'il n'était pas un mensonge?

Si l'on pouvait comparer le fiancé réel, en cravate blanche, qui se tient droit devant son prie-Dieu, au fiancé imaginaire que la jeune fille a dans le cœur, il y aurait d'étranges surprises.

Ce sont deux rêves que le prêtre unit; ce sont deux fantômes qui échangent l'anneau et se jurent fidélité.

Ne croyez pas que ce mirage dont nous parlions soit une exception rare: il y a bien peu de femmes qui n'aient entrevu le ciel à l'heure de leurs fiançailles et ne donneraient une partie de leur vie pour l'entrevoir encore.

L'épouse se cramponne encore à son rêve de fiancée, alors même que des années d'expérience lui en ont prouvé la fausseté. Il faut que tout se soit évanoui autour d'elle, que le désastre soit complet pour qu'elle abandonne à tout jamais son fameux poème. Encore, si cruelle que soit la déception, elle en gardera l'amertume pour elle seule, tout au fond de son cœur, sans en rien laisser voir; elle s'efforcera de conserver intact, aux yeux du monde et de la famille, le prestige de son mari; elle n'avouera jamais, même à Dieu, la nullité de l'homme qu'elle a choisi. Par pudeur, par dignité, elle voilera la plaie de son cœur et souffrira en silence, se

C. E. FOURNIER
 MARCHAND DE
NOUVEAUTÉS
 1143 RUE ST-LAURENT 1143
 QUARTIER ST-JEAN-BAPTISTE, MONTREAL.

A. Bonnin
ÉPICIER

En face du Marché St-Laurent
 Bien connu comme amateur de Thé de premier choix,
 dit qu'il vendra les meilleurs

Thé JAPON, Thé NOIR et Thé VERT
 —POUR—

20 à 50c. la livre

—MAIS—
 IL NE FAIT PAS DE PRESENTS.

RAISIN, CORINTHE, FLEUR,
 SUCRE, etc., etc.,

Tout aux prix du Gros

Pour les temps des Fêtes seulement.

J. A. ARCAND. J. Z. ARCAND. W. ARCAND.

ARCAND FRERES

MARCHANDS DE

NOUVEAUTÉS

No. 111 RUE ST-LAURENT

(Coin de la rue Lagauchetière), Montreal.

Magasin à un Seul Prix

Spécialité pour les MANTEAUX DE DAMES et HA-
 BILLEMENTS POUR MESSIEURS.

A. E. PAYETTE

MARCHAND DE

TABAC, CIGARES, ETC.

569 RUE STE-CATHERINE 569

MONTREAL.

REMEDE de LEDUC
 —POUR LA—
COQUELUCHE

PATENTÉ le 16 JUILLET 1886.



PATENTÉ le 16 JUILLET 1886.

AYANT L'EFFICACITÉ DE GUÉRIR
 La Diphtérie, Grippe, Bronchite,
 Asthme, Rougeole,
 Fièvre Scarlatine Noire,
 Maladie du Foie,
 Consommation et Inflammation de
 Poumon et du Foie.

PREUVES

Par affidavits assermentés, des Guérisons opérée par
 le remède de la Coqueluche. Nous citerons les noms
 ci-dessous mentionnés:

Pour la Coqueluche, Bronchite, Toux, Consom-
 tion et Inflammation de Poumon:—Ed. Mousseau,
 A. Rochon, François Mailloux, J. P. Fortin, E. L.
 Deslauriers, Célestin Laurin, Joseph Séguin, Charles
 Fortin, Téléphore Bonnin.—Assermentés en pré-
 sence de J. A. Champagne, J. P., Hull, 13 juillet
 1883.

Pour un cas de Coqueluche suffoquant avec
 effusion de sang par les yeux et les oreilles:—
 N. Dalpé. Assermenté en présence de J. A. Cham-
 pagne, J. P., Hull, 9 juillet 1883.

Pour la Consommation galopante a la 1re periode:
 —Louis Vaillancourt. Assermenté en présence de J.
 A. Champagne, J. P., Hull, 9 juillet 1883.

Pour Fièvre Scarlatine Noire Angineuse:—
 E. Legault dit Deslauriers. Assermenté en présence
 de J. A. Champagne, J. P., Hull, 13 juillet 1883.

Pour la Diphtérie:—deux enfants condamnés:—
 Alexis Daoust, menuisier. Assermenté en présence
 de N. Tétreau, J. P., Hull, 8 juin 1886.

CERTIFICATS.

Pour Toux opiniatre, très grave, chez deux en-
 fants et plusieurs autres personnes guéries avec le
 même remède par lui vendu:—Alfred Bonin, épici-
 er, en face Marché St-Laurent, Montréal, 23 juin 1886.

Pour l'Asthme:—François Dagenais, 324, rue St-
 Hypolite, Montréal:—Signé en présence de Cyrille
 Lortie, ferblantier; Antoine Daoust, boucher; Jos.
 Laurin, marchand de bois; Maurice Daoust, boucher.
 Montréal, 3 novembre 1886.

Pour l'Asthme:—Zotique Sanscartier, 983, rue
 St-Laurent, Montréal. Signé en présence de Thomas
 Barry, et Ed. Nap. Nairne Blackburn. Montréal, 27
 octobre 1886.

Et autres remèdes pour la purification du sang, Né-
 vralgie, Mal de tête, Beau mal, Erysipèle, Choléra,
 avec vomissement, les maladies nerveuses, les Dartres,
 vives, Epilepsie et Herbe à la puce.

Ainsi que la Tisane de Racine récemment
 découverte pour la guérison de l'Hydropisie, le Tran-
 chement d'urine, le Rhumatisme et la Jaunisse.
 Ayant déjà pour preuves de son efficacité: Madame
 Alfred Meloche et Mlle Délina Bonnin, 171, rue Ste-
 Elizabeth, et M. Thibodeau, bijoutier, 13, rue Jean.

Ces remèdes sont en vente au

No. 634 rue St-Laurent
MONTREAL

ODILON BASTIEN
 MARCHAND DE
NOUVEAUTÉS
 955 Rue St-Laurent
 Coin de la rue St-Jean-Baptiste, MONTREAL.

ETABLIE EN 1873.

GRANDE

REDUCTION ANNUELLE

CHEZ

J. MAJEAU

Marchand-Epicier

447 rue LAGAUCHETIERE

(COIN DE LA RUE SAINTE-ELIZABETH)

MONTREAL.

Venez en foule le temps des fêtes et vous
 épargnerez de quoi faire de jolis cadeaux.
 Qu'on se le dise!

Z. PILON

Marchand de

CHAUSSURES

1365

RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

Tout ordre exécuté avec goût, promp-
 titude et

A BAS PRIX.

E. MILLARD

Marchand-Epicier

No. 112 RUE STE-ELIZABETH

(Entre les rues Ste-Catherine et Dorchester),

MONTREAL.

contentant de dire : " Je n'étais pas la femme qui lui convenait ! "

Il y a encore des anges de par le monde ? seulement, ils se cachent. Il faut du temps pour les découvrir, du cœur pour les comprendre et beaucoup de talent pour les peindre. Voilà pourquoi on n'en entend jamais parler.

LUNE DE MIEL.

Ce qui m'étonne toujours, c'est l'aisance avec laquelle on unit deux êtres pour l'éternité, car il me paraît à peu près certain que, le plus souvent, on connaît mieux le cocher auquel on confie ses chevaux que le gendre auquel on donne sa fille. Il semble qu'après le travail du notaire, la tendresse doit naître forcément entre les deux époux. On dirait qu'aimer son mari est la conséquence naturelle d'une éducation soignée et qu'il suffit de pousser le verrou d'une porte pour que l'amour apparaisse nécessairement.

Mais il peut ne pas venir, ce dieu fantasque ! Et même, en admettant sa venue, que de fois il allume une botte de paille, sourit, se chauffe et s'en va !

Et après cette visite on se trouve d'autant plus étrangers l'un à l'autre que pendant un instant on s'est cru plus proches.

La lune de miel qui, théoriquement, devrait suffire à tout, peut en somme ne vous révéler qu'un abîme. Que de gens, à sa lueur, ont constaté pour toujours l'impossibilité de s'aimer !

Non pas que les catastrophes matrimoniales soient aussi nombreuses qu'on le raconte ; les éclats sont rares et le public qui, dans la vie ordinaire, n'entend pas souvent le bruit de la vaisselle cassée, murmure avec un sourire fin :

" Laissez faire le temps ; tout s'arrange en ménage..... "

Tout s'arrange, en effet, car l'immense majorité a le respect commercial de sa signature. L'horizon se ferme, voilà tout ; et l'on vit côte à côte étroitement désunis. On se réfugie dans l'amour de ses enfants, on se noie dans la charité, on se jette dans la vie des autres, on s'accroche à leur bonheur ou à leurs misères... et, si l'âme n'a pas l'envergure suffisante pour planer à ces hauteurs, on encombre sa vie de petits riens ; on s'emboîgne, comme dit Montaigne, on trompe la faim de son cœur par les gourmandises de l'esprit ; on court le monde, on marie les autres, on emplit les heures et, le plus honnêtement du monde, on cherche à éblouir les passants dans le seul but de se prouver à soi-même qu'on est aimable et qu'on devrait être aimée.

Enfin, à certaines heures où l'illusion vous revient à l'esprit, on souffle sur les cendres de la fameuse flambée, et si par hasard il s'échappe une étincelle, on cri au feu avec ivresse.

Maintenant, il faut bien dire que cette union du cœur et de l'esprit, dont je parlais tout à l'heure, n'est pas le rêve de tout le monde. Beaucoup d'époux n'ont entrevu et souhaité que la communauté de petits intérêts matériels qui unit deux voyageurs assis dans la même patache et se rendant au même endroit.

Ces gens-là, ronflant sous le même rideau, mangeant dans la même écuelle, passez-moi le mot, s'estiment unis autant que faire se peut, et leur vie s'écoule joyeuse et douce

dans l'échange des familiarités intimes qui, pour eux, constituent l'amour.

De plus en plus ravis de se trouver pareils, ils s'estiment, se goûtent, se font écho, échangent leurs petits riens en bons camarades, et leurs deux âmes, couplées comme bassets, trottinent côte à côte, le museau dans l'ornière.

Ils sont heureux et ne s'en cachent pas ; de sorte qu'on leur porte envie, lorsque, bras dessus, bras dessous et le sourire aux lèvres, ils se promènent ensemble par une belle matinée de printemps. Que se disent-ils, le savez-vous ?

Ils causent de leur calorifère : madame est pour le coke ; monsieur est pour le bois.

Et cette lutte tendre, autant que courtoise, ne cessera qu'avec la vie.

Tout est pour le mieux, en somme, puisqu'ils sont habillés à leur taille, mais était-il besoin que Dieu tendit la main pour bénir ce petit commerce ?

UNIONS ÉTRANGES.

Qu'elles sont diverses et étranges, les unions que le mariage sanctionne !

A côté des époux résignés qui, de concert soufflent sous le même joug en tirant la charrue, il y a ceux qui s'ignorent pour être trop près l'un de l'autre et n'avoient jamais pu s'observer, faute d'espace ; ceux-là ne s'entrevoient qu'au veuvage.

Puis, les timides, les vaniteux, qui s'attendent mutuellement ; et aussi les habiles, qui, dès l'abord, se perdent dans des dessous imaginaires, dissimulent quand il faudrait se confier, se confient quand il n'est plus temps ou qu'il n'est pas temps encore, frémissent tout à coup des conséquences, reviennent sur ce qu'ils ont fait, s'élançant, chavirent, s'embrouillent, font des nœuds partout et, d'un petit paradis très décent qu'ils avaient sous la main, se fabriquent, à grand-peine, le plus compliqué et le plus ridicule des enfers.

Faut-il oublier les niais, qui attendent que le bon Dieu se dérange ? Et les bûches qui séduisent un ange ! Et ceux qui, le nez en l'air, contemplent leur étoile et tombent dans le fossé qu'ils n'avaient pas vu ! Et les énergiques qui, de la poche de leur habit de noce, tirent un programme en disant :

" Madame, vous m'entendez..... "

Eh bien, dans le troupeau bêlant ou silencieux de tous ces infortunés attachés de travers, ce qui me paraît être le vice fondamental, c'est le manque d'esprit.

On a trop souvent répété que l'amour est une ivresse du cœur, une folie sublime, une crise fatale où l'esprit n'est pour rien. J'ai entendu parler de ces accidents-là, mais ils me paraissent rentrer dans la catégorie, malheureusement trop nombreuse, des sinistres épouvantables qui ne laissent après eux que des morts et des agonisants.

L'amour n'a rien à voir dans ces désastres, et je continue à penser que, pour aimer de la bonne façon, il faut s'y mettre tout entière, esprit et cœur ; que pour choisir le compagnon de sa vie on n'a pas trop de toute sa finesse... Ces gens-là trompent tellement ! Comment deviner dans un bout de fil qui passe le gros peloton qui est derrière ?

Or, beaucoup d'imbéciles ne laissent précisément voir de leur sottise qu'une toute petite pointe qui fait saillie au dehors. C'est en apparence un simple grain de pous-

sière, moins que rien ; mais gardez-vous d'y toucher ; n'attirez pas à vous cet atome ; tout l'écheveau se déroulerait et ce serait une éternité de confusion.

Avant de se jeter dans les torrents, au galop de son cœur, il ne serait pas mal d'en sonder un peu le fond avec son esprit.

L'amour qui dispense d'attention, de critique, de jugement et débute par l'ivresse, ne sera jamais, à mon avis du moins, qu'une maladie fort laide.

Aimer malgré soi et sans juger ce qu'on aime ! se donner sans savoir pourquoi, avaler sans comprendre, dévorer sans goûter... Bonté du ciel ! n'est-ce pas de la sauvagerie pure ?

Est-ce que cela est possible, en bonne conscience ? S'imagine-t-on que, même au plus chaud de la tendresse, une femme devienne complètement bête tout à coup ? Comme s'il était facile d'être sotté à un moment donné, lorsque le bon Dieu vous a faite femme d'esprit. L'esprit n'est-il pas le dernier défaut dont on puisse se défaire ; n'est-ce pas une infirmité persistante qui vous suit partout ?—si ridicule qu'il soit, d'ailleurs, de promener cette bosse dans certains milieux où l'on va ; — mais passons.

Les femmes que l'amour rend absurdes avaient j'en ai peur, de bien grandes dispositions à le devenir sans cela.

Pour ma part, j'aurais refusé tout net un bonheur auquel on ne peut parvenir qu'en s'y précipitant du cinquième étage. Le ciel lui-même... le ciel me tenterait moins si je ne pouvais y monter lentement, afin de constater à chaque marche que je me fais meilleure et jouir tout doucement de mes petits progrès. Ecouter avec son esprit les murmures de son cœur, voilà ce qu'il faut faire. Les grandes tendresses durables sont comme les monuments solides que l'on n'improvise pas ; il les faut construire avec prudence et en choisir chaque pierre de ses propres mains.

L'amour, comme le bonheur, n'est pas aux affamés qui se noient dans leur potage, mais aux attentifs qui observent et savent déguster.

Le baron me fit trois ans la cour avant de m'épouser et nous ne trouvâmes ni l'un ni l'autre que ce fût trop. Bien mieux, il lui parut que ce n'était pas assez, puisqu'il recommença au sortir de l'église et ne s'arrêta... qu'à l'heure où Dieu le rappela à lui.

LES VIEUX ÉPOUX.

Si la tendresse conjugale mérite véritablement le nom d'amour, c'est à l'heure où cessant d'être un plaisir et comme l'enivrant superflu de la vie, elle devient un bonheur nécessaire, c'est à l'heure où se dépouillant de ses côtés charnels, elle s'idéalise et se purifie, où, moins brûlante, elle réchauffe davantage et plus profondément. Si enfin deux âmes peuvent, en ce bas monde, non pas se confondre mais se comprendre, ce sont celles de deux vieux époux unis ensemble par toute une vie d'intimité.

L'amour en cheveux blancs est-il donc un paradoxe ou une plaisanterie ? Les chansons du penseur Désaugiers et de tant d'autres philosophes ont-elles donc tout dit ? Monsieur et madame Denis, de grotesque mémoire, résument-ils l'humanité ? Est-il vrai que l'amour, en vieillissant, devienne repoussant comme un vieux polisson fardé

qui fait l'ingénu sous sa perruque blonde ? L'esprit français n'a-t-il pas vu autre chose ; est-ce là tout ?

Non certes. Plaisante qui voudra ces derniers baisers qui ne se donnent plus avec les lèvres mais avec le cœur ; plaisante qui voudra ces derniers serremments de main : je vois pour ma part dans l'effusion de ces deux vieillards la plus sainte et la plus profonde des tendresses humaines et je m'incline devant elle comme devant ces lueurs saintes qui annoncent le voisinage de Dieu.

Assurément, cet amour final est plus rare qu'on ne croit, car on ne peut le faire naître à son gré, il est la récompense d'une longue vie commune et comme la fleur idéale de cette intimité du cœur et de l'esprit que la plupart ne sont pas faits pour comprendre. Pour que deux êtres soient unis de la sorte, il faut qu'ils aient partagé, durant de longues années, les mêmes joies, les mêmes peines, les mêmes rêves ; il faut qu'ils aient bien véritablement vécu la même vie, non seulement par le cœur mais par l'esprit, que chacune de leurs pensées, de leurs actions, de leurs paroles ait ajouté quelque chose à l'estime réciproque et que, riches de tout un passé qui leur est commun, ils puissent, sans l'ombre d'un remords, compter ce trésor amassé pièce à pièce.

Qui donc en parlera, de ces deux êtres qui depuis quarante ans marchent côte à côte, s'aiment, s'estiment et se soutiennent, rêvent, prient, jouissent et souffrent ensemble ? Qui donc en parlera de ces vieux amis dont les cœurs sont soudés l'un à l'autre et vibrent à l'unisson, dont les âmes se reflètent mutuellement comme deux miroirs où le passé, le présent et l'avenir se confondent dans la même image.

Cette longue communauté de leur cœur, cette habitude de tout partager, se traduit au dehors par des gestes, des allures presque pareils et parfois il s'établit entre eux une ressemblance physique qui les ferait prendre pour le frère et la sœur.

Cependant, aussi étroitement unis, aussi sûrs l'un de l'autre qu'on peut l'être, ils soignent leur affection comme si elle pouvait leur échapper. Je ne sais quel parfum de tendresse printanière persiste dans leur vieille amitié. Ils entourent leur amour d'égards, de respects, de prévenances. Les raffinements de leur courtoisie sont un aveu constant de l'estime qu'ils se portent. Leur abandon à des pudeurs, ils s'aiment avec recueillement, et, jusque dans l'intimité, conservent des scrupules et des délicatesses qui ressemblent à de la dévotion.

DEUX VOISINES

En face l'une de l'autre, toutes deux le regard tourné vers la mer et vers les côtes lointaines de l'Angleterre, d'où vinrent jadis les calamités de la première et récemment la prospérité de la seconde, Calais et St-Pierre symbolisent le passé et l'avenir.

— Mon passé est connu dans l'univers entier, dit la vieille ville. C'est avant que St-Pierre n'existât que le dévouement d'Eustache de St-Pierre a rendu mon nom immortel et m'a valu l'estime de ma postérité. Peu de cités, au monde tiennent dans l'histoire une place comparable à la mienne.

— Je ne suis pas comme toi, une nécropole ; je suis fille d'un siècle pratique qui ne perd pas son temps à niaiser ; qui ne se

perait guère de souvenirs, de vaine gloire, de nonchalance, de *far niente*.

— Je regarde en avant et non en arrière, l'avenir et non le passé, répond la jeune cité. Ce que je suis, je le suis par moi-même, et non par hérédité. Je suis née d'hier, et déjà par mon industrie, j'ai rempli mon nom, inconnu il y a quelques années, le monde entier jusqu'aux dernières limites de la lointaine Amérique. Tu déchois et je grandis.

Je déchois, malheureuse ! On ne déchoit pas quand on porte à son front l'auréole historique dont resplendit le nom de Calais. Il fut un temps — et cela dura deux cents ans — où tous les vrais Français n'eurent pas dans leur esprit d'image plus chérie que la mienne, pas de vœu plus ardent que de me délivrer du joug étranger. De l'autre côté du détroit, je n'occupais pas moins les pensées de l'Angleterre. Ils étaient fiers de me posséder au nord de la France comme ils le sont aujourd'hui de posséder Gibraltar au sud de l'Espagne. Leur reine, lorsqu'elle songeait à moi, sentait la nostalgie pénétrer dans son âme, et disait en mourant : "Ouvrez mon cœur, et vous y trouverez Calais."

— J'aime mieux mille fois avoir jadis vécu dans l'obscurité que d'avoir subi sans vengeance les offenses de l'ennemi, que d'avoir connu les guères désastreuses et la honte d'obéir à l'étranger. Jamais je n'ai dirigé vers le midi de regards suppliants pour appeler l'armée de la délivrance. Les Anglais, qui sont venus dans mes murs y ont pénétré en hôtes et non en maîtres. Ils y ont apporté le commerce, la fortune, l'industrie, non le désastre et l'oppression, le tulle et non la poudre. Ils y ont fixé leur demeure ; leurs ossements y reposent. Leurs fils y sont nés et parlent notre langue ; leur religion seule et les désinences de leurs noms rappellent leur origine étrangère. Ce n'est qu'au temple qu'ils usent encore de la langue des aïeux. La ville anglaise de Nottingham a engendré une ville française qui est Saint-Pierre. De tels souvenirs valent bien assurément ceux de la soumission au drapeau étranger.

— Certes ! mais notre soumission et l'omnipotence de l'Anglais n'ont pas toujours duré. L'opprobre n'a eu qu'un temps. Les immigrants n'étaient pas destinés à nous faire à jamais la loi ; Calais a connu d'autres héros qu'Eustache de Saint-Pierre. Une fois seulement, ses habitants ont dû en chemise et la corde au cou porter à l'assiégeant les clefs de leur ville. Mais un jour, impatienté du joug, la bonne ville que Jeanne d'Arc, l'héroïne Lorraine, n'avait pu délivrer, a vu arriver à l'improviste Guise, le héros lorrain ; les cris de joie de la cité ont acclamé l'armée française, en triomphatrice dans des tréparts que l'Anglais, avec sa morgue ordinaire, se vantait d'avoir rendus impenetrables et de défendre avec des baguettes ; et les drapeaux de la patrie, longtemps oubliée, ont flotté pour toujours sur ses murailles. Outre tombe, Eustache de Saint-Pierre en a dû tréssaillir de joie.

Soit ! Tu as longtemps vécu. Trop longtemps même, car ton existence sera bientôt parachevée, et bientôt tu vas mourir. Tes parchemins de noblesse, tes titres, tes gloires ne te sauveront pas. Mes ouvriers de tulle sont presque aussi nombreux que la population tout entière. Tes ruelles étroites et tes mesures caduques sont écrasées par le voisinage de mes boulevards et de mes immenses maisons de commerce. Tes habi-

tants, parqués dans une enceinte insuffisante, y manquent d'air et d'espérance, tu es serrée dans tes fortifications comme dans un étiau. Ah ! si nous étions unies, quelle ville en Artois nous serait comparable ? Comme nous joindrions fièrement aux souvenirs glorieux du passé la fortune du présent et les espérances ambitieuses de l'avenir !

— Sœur, unissons-nous étroitement. Désormais, Eustache et Guise appartiennent à Saint-Pierre ; désormais, dans les grands entrepôts d'Amérique, les commerçants, qui ne savent point notre histoire, apprendront par ton commerce à connaître le nom de Calais.

LÉON BARAT.

LE REPOS DU TYPOGRAPHE ET L'AMOUR FRATERNEL.

Allons, typographes, ensemble
Jouissons du repos permis
C'est un beau jour qui nous rassemble
C'est la fête de vieux amis.
Qu'un doux repos suive l'ouvrage ;
Le vin, à chanter, nous engage,
Notre refrain le plus joyeux :
Chantons tous, sans tapage } bis.
Unis, nous sommes heureux !

A Gutenberg, salut et gloire !
A lui nous devons le bonheur,
Le monde bénit la mémoire ;
Bénit le premier imprimeur.
Obscur au début de son âge,
Son grand génie et son courage,
Ont porté son nom jusqu'aux cieux !
Chantons, etc.

Amis, saluons avec joie
L'avenir de prospérité
Dont le progrès trace la voie
A la presse, à l'humanité.
Par nous le peuple devient sage,
Il évite par notre ouvrage
La routine de nos aïeux.
Chantons, etc.

Fils de la case, typographes,
L'accord doit régner parmi nous
Sans *preuves*, ni *paragraphes*,
Mais en *cliché*, servant pour tous ;
Comme épigraphe à cette *page*,
Nous ajouterons notre adage,
Notre refrain harmonieux :
Chantons, etc.

Au compagnon célibataire
Souhaitons qu'il rencontre un jour
Une amante qui sait plaire,
Et nul *pâté* dans leur amour ;
Et quand le joindra, sans orage,
L'*accolade* du mariage
Il répètera toujours heureux
Chantons, etc.

D'un mari dont on est fière,
D'une femme l'honneur du foyer,
Epoux veulent un *exemplaire*...
Puisse le ciel leur octroyer.
Que des enfants au frais visage
Amènent la paix au ménage
Et chantent en chœur avec eux :
Chantons, etc.

Entourons d'honneur la vieillesse !
Afin que, marchant sur nos pas,
Nos petits fils pleins de tendresse,
Charment le soir des grands papas.
Et coulant des jours sans nuage,
Au *point* final, d'un gai visage,
Nous redirons encore joyeux :
Chantons tous, sans tapage } bis.
Unis, nous sommes heureux !

J. N. DUQUET, Typographe.

Donnez ordre pour vos Cartes de
Visites le soir, après six heures au No.
7 Ruelle Leduc.

LE NOUVEL AN

PIANOS ET ORGUES

Thos. F. G. FOISY,

SEUL PROPRIETAIRE DES

CÉLÈBRES PIANOS

PEEK & SON, de New-York;

CHRISTIE & SON, de New-York;

The OPERA PIANO, New-York;

HORACE WATERS & Co., New-York;

R. M. BENT & Co., New-York;

WHEELACK & Co., New-York;

C. C. BRIGGS & Co., Boston.

DES PIANOS CANADIENS

Des Meilleures Manufactures, tels que les

STRAMS, BOSTON, WAGNER, TRAPPEUR,

Et des Manufactures directes de NEWCOMBE, Toronto; JACOB HERR, Toronto;

LANSLOWNE PIANO Co., Toronto; G. M. WEBER & Co., Kingston.

Aussi constamment en mains les Orgues "WATERS", "ROYAL ORGAN" et les
"FOISY ORGAN" pour salon et Eglise.

Tous ces instruments sont garantis pour cinq à dix ans.

T. F. G. FOISY

SEUL PROPRIETAIRE

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

De la Machine à Coudre

"RAYMOND"

La MEILLEURE DU MONDE et la seule garantie pour DIX ANS.

Thos. F. G. FOISY,

No. 563, RUE ST-LAURENT,

MONTREAL.

TELEPHONE 810 B.

SUCCURSALES: Coutlée & Cie, 80 St-Laurent; E. G. Defoy, 594 Ste-Catherine, Montréal.

Foisy & Frères, 287 rue St-Joseph, St-Roch, Québec.

